

L'APÔTRE



ENVOI DE M. L'ABBÉ EUG. BRUNET

OH! QUEL PLAISIR

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lectures pour tous, jeunes et vieux

TEXTE

Page		
201	— La morale facile.	J.-ALBERT FOISY.
203	— Le petit sourd-muet.	JEAN DE BARASK (<i>L'Echo de Noël</i>).
205	— Le miracle périodique de S. Janvier.	V. GERMAIN, ptre. (<i>Bull. paroissial</i>).
210	— Pourquoi Berthe n'a pas " marié " Arthur.	A. T. (<i>Le Bien Public</i>).
212	— Pont-Aven... pays de Botrel.	R. VALDOR (<i>L'Etoile Noëlisme</i>).
215	— Le secret de la falaise.	FERDINAND BÉLANGER. (<i>Autour du Foyer canadien</i>).
219	— Causerie littéraire : l' " Honneur "	
221	— Recette pour les belles-mères.	
223	— Dans la boue.	
224	— Éphémérides canadiennes : janvier 1923	
225	— La machine humaine : le pancréas.	LE VIEUX DOCTEUR.
227	— Le café est-il un aliment ?	C. B. (<i>La Croix</i>).
229	— Pâtes alimentaires	(<i>La cuisine à l'école primaire</i>).
231	— Les assurances sociales : l'affaire des employeurs.	THOMAS POULIN (<i>Le Travailleur</i>).
232	— Qu'est-ce que produire ?	(<i>Le Messenger Syndical</i>).
233	— Pour s'amuser.	
234	— Quand on se couche tard	
236	— Sainte Bernadette.	
236	— Les lèvres.	
236	— Lyrisme (<i>poésie</i>)	MILLICENT.
237	— L'héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY.

ILLUSTRATIONS

208	— La cathédrale de Saint-Janvier, à Naples.
211	— La vision d'Abraham (<i>d'après un tableau de Lecomte de Nouy</i>).
214	— Jésus au désert.
218	— Carte des Évangiles du Temps de Carême
224	— Le couvent de Saint-Georges de Beauce.
225	— Feu l'hon. W.-C. Kennedey
230	— La gare Windsor, à Montréal
235	— Le vieux Québec — La Côte Dambourges.

Tarif des Annonces : \$0.09 la ligne agate ou \$1.26 le pouce.

				Couvert. Intérieure.	Couvert. Extérieure.
1 page	360 lignes agates	\$30 00	\$45 00	\$60 00
1/2	" 180	"	15 00	22 50	30 00
1/4	" 90	"	7 50	11 25	15 00
1/8	" 45	"	3 75	5 70	7 50

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

Prix d'abonnement pour les Etats-Unis: \$3.00

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, FÉVRIER 1923

No 6

La morale facile

ILS ne sont pas rares les gens qui trouvent excessive la sévérité de l'Eglise envers les théâtres de vues animées; plusieurs, même, se moquent des journaux catholiques parce qu'ils refusent de faire de la réclame à ces salles de scandales, à ces écoles de démoralisation.

Il y en a qui vont plus loin; ils vont même jusqu'à leur reprocher de se priver d'un revenu qui leur paraît légitime et de compter sur la générosité des amis pour combler le déficit que creuse dans leur budget le refus de ces contrats d'annonces.

* * *

Le fait est qu'on est d'une tolérance incroyable pour les théâtres et le monde des théâtres.

Les scandales répétés qui se sont produits, sans interruption, depuis quelques années, dans le monde des acteurs de vues animées, n'ont pas suffi à ouvrir les yeux au public et aux journaux.

Un journal de Québec, il y a quelques jours, a cru devoir jeter un voile de miséricorde sur ces pauvres "acteurs" indignement calomniés par des rigoristes impitoyables. Voici le début de cet article de fond:

"Du point de vue des "movies" et de leur incontestable valeur, quand elles sont convenablement censurées, non seulement comme amusement, mais souvent comme éducation, il est regrettable que ceux qui sont employés à la production des vues, aient eu, parmi eux, quelques moutons noirs, dont les péchés ont été

"exploités indûment par la classe rigide des moralistes extrémistes, qui voudraient, apparemment, s'ils avaient leur liberté d'agir, enlever toute joie de la vie."

* * *

La cause, ou plutôt l'occasion de ce plaidoyer en faveur des acteurs de cinéma, est la mort d'une vedette de l'écran, tuée par l'usage immodéré de narcotiques.

Cet homme qui s'est tué en quelques mois, par la morphine et l'opium, ne serait, aux yeux de ce journal, rien moins qu'un héros qui a combattu jusqu'à la dernière minute pour terrasser le démon qui le conduisait au tombeau par la route du déshonneur.

Triste héros qu'on trouve à la douzaine, dans les prisons et les asiles d'aliénés et qui n'ont d'autre infériorité, vis-à-vis de celui qui vient de mourir, que celle de ne pas avoir reçu quelques centaines de mille piastres par année pour jouer la comédie.

Et le journaliste de Québec s'apitoie ainsi sur le sort des acteurs de Hollywood et d'ailleurs, en terminant:

"Venant à la suite de l'affaire Arbuckle, Hollywood devra nécessairement souffrir des circonstances de la mort de Reid, en dépit du fait que la majorité des acteurs et des actrices qui travaillent là sont, tout probablement, des citoyens aussi décents, aussi honnêtes que ceux de toute autre ville des Etats-Unis."

* * *

Et voilà le certificat paraphé et distribué.

Tous ces acteurs et actrices, sont de bons petits saints qui n'ont qu'un malheur, celui de gagner des millions à faire des singeries et tout le mal

qu'on leur attribue, provient de " l'injuste exploitation des péchés de quelques moutons noirs."

Cependant, l'article admet que Reid, le défunt morphinomane était membre du cercle qui donnait les veillées de narcotiques (dope parties).

C'est donc qu'à Hollywood, l'usage de la morphine et de l'opium, de la cocaïne, de l'héroïne et de l'alcool est assez répandu pour qu'il y ait des cercles composés de nombreux habitués.

D'autre part, Mme Reid, quand elle a vu son mari aux portes du tombeau, conduit à la mort par l'ivrognerie et les " drogues " a déclaré qu'elle ferait des déclarations sensationnelles qui arracheraient le masque à une foule de personnes qui passent pour respectables.

De plus, quand Arbuckle commit l'action qui causa la mort de Virginia Rappe et le conduisit en cour d'assises, ses appartements étaient remplis d'acteurs et d'actrices venus pour une veillée d'orgie. Le fait est que tous avaient trop bu pour être des témoins lucides et précis.

Enfin, les grandes étoiles, les acteurs dont les traitements annuels sont de \$100,000 à \$600,000. pratiquent la polygamie successive avec un entrain que pas une classe n'a jamais égalé.

Certains acteurs encore jeunes, en sont déjà à leur douzaine de femmes, toutes vivantes, et des actrices ont lié et délié leur sort à cinq ou six bonshommes.

De part et d'autre, les raisons pour divorcer ne manquent pas et on les fabrique sur demande.

* * *

Si tous ces gens-là, sont aussi bons que la plupart des citoyens américains, ce n'est pas flatteur pour nos voisins et le journal de Québec qui veut blanchir les moutons noirs risque d'y perdre son temps et son savon.

Car, il ne faut pas oublier que les seuls scandales qui ont été livrés au public sont ceux où il y eut un cadavre. Les autres sont restés cachés.

Mais, si l'on forme son jugement sur la moralité de Hollywood et des autres centres du cinéma, par les divorces, les adultères, les homicides, et les meurtres, on est loin de considérer ces gens comme les citoyens les plus respectables du continent américain.

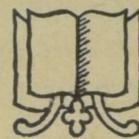
Les productions artistiques qu'ils nous fabriquent et envoient partout, sont dignes des personnages et les personnages sont dignes de ces sales spectacles.

Pas besoin d'être des moralistes rigides pour condamner ces gens et leurs productions artistiques, le simple bon sens suffit à démontrer la parfaite immoralité de ce monde à part et toutes les apologies de la vie de ces campements ne servent qu'à confirmer notre conviction sous ce rapport.

Et ce sont ces hommes et ces filles que nos jeunes générations ont sans cesse sous les yeux dans les salles de cinéma ; ce sont les péripéties de leur vie passionnelle qui se gravent dans le cœur et l'esprit des habitués et finissent par troubler entièrement les notions du bien et du mal, du juste et du faux.

Quelle que soit la valeur des circonstances atténuantes qu'on allègue en leur faveur, ces gens n'en restent pas moins un rassemblement de personnages peu recommandables, à tous les points de vue. Les salles de cinéma sont des antres de démoralisation et les acteurs et actrices n'ont pas assez de réputation pour risquer de la perdre.

J.-Albert FOISY.



COUTUMES CHINOISES

Le quartier chinois de New-York est en deuil. C'est l'époque de l'exhumation des morts, car la tradition veut que, tous les sept ans, les corps des Chinois décédés à l'étranger soient transférés dans la terre natale. Tous les sept ans, un navire portant en moyenne sept à huit cents cercueils traverse le Pacifique et s'en va déposer son funèbre chargement dans un port du Céleste Empire.

Un vieil usage veut qu'au moment du décès, les amis, les parents ou les compatriotes du défunt placent dans le cercueil une bouteille hermétiquement fermée dans laquelle se trouve une languette de cuir sur laquelle sont inscrits à l'encre indélébile tous les détails nécessaires à l'identification des restes du défunt. Au moment de l'exhumation, les corps sont alors déposés dans des cercueils de zinc. La bouteille est brisée et la languette de cuir est fixée sur la partie supérieure de la bière, servant d'adresse pour le funèbre colis.

Le petit sourd-muet

C'ÉTAIT une nuit d'hiver froide et brumeuse.

De loin en loin, aux carrefours des rues, la lumière d'une lanterne trouait l'obscurité d'une tache blafarde. Une neige épaisse couvrait le pavé, assourdissant tout bruit.

Le couvre-feu avait d'ailleurs déjà sonné, et dans ce quartier excentrique de Paris aucun passant ne s'attardait.

Un être humain marchait pourtant dans ces ténèbres lugubres, effaré et transi : c'était un pauvre enfant sourd-muet de sept ans à peine. Des guêtres déchirées, une culotte trop courte, une veste de limousine râpée jusqu'à la trame le garantissaient mal contre la neige.

Il marchait vaillamment cependant. Son énergie s'était réveillée depuis qu'il avait franchi les remparts de la ville... Ce n'était plus maintenant la campagne inhospitalière et effrayante. Il allait trouver dans quelque maison un bon abri, sec et chaud...

Avec la naïve confiance de l'innocence, il bénissait d'avance dans son cœur les braves gens qui le recueilleraient.

Mais toutes les maisons étaient closes, et il se sentait à bout de forces.

Après avoir hésité plusieurs fois, il s'arrêta enfin devant une porte qui lui sembla moins rébarbative que les autres, et, s'armant de tout son courage, il fit retentir le marteau de fer.

Une fenêtre s'ouvrit et d'un ton hargneux quelqu'un demanda :

— Que voulez-vous ?

L'enfant fit quelques gestes pour montrer le sol couvert de neige, ses vêtements déchirés et le grand ciel noir, d'où descendait un froid atroce.

Un ricanement lui répondit.

— Tiens, garnement ! Voilà qui t'apprendra à te moquer des gens !

En même temps, quelque chose d'innommable s'écrasa aux pieds de l'enfant.

Le pauvre petit en éprouva une douleur aiguë.

Jusqu'alors, dans sa détresse, il avait gardé l'espérance. Cet accueil lui ôta sa dernière illusion.

Il sentit une lassitude de plomb accabler ses épaules. Un engourdissement indicible coula comme de la glace dans ses membres.

Il fit quelques pas... et tomba.

Il serait mort là sans doute, pauvre épave inconnue, naufragée après tant d'autres dans la grande capitale, si, au moment même où il s'abattait dans la neige, un homme, débouchant d'une rue voisine, ne l'avait aperçu.

C'était un prêtre. Il accourut près de l'enfant. Celui-ci avait perdu connaissance.

L'ecclésiastique était jeune et vigoureux. D'un geste aisé, il enleva le garçonnet sur son épaule et l'emporta.

Quand l'enfant rouvrit les yeux, il était dans une chambre chaude et dans un bon lit.

Une vieille chambrière, souriante sous son bonnet tuyauté, lui apportait du bouillon.

Il crut qu'il rêvait encore.

— Allons, mon gentil, bois cela, dit la servante doucement. Ça achèvera de te remettre... Mais tu nous as fait une fière peur, tu sais !

Nous, c'était elle et l'abbé de l'Épée, son maître.

C'était, en effet, l'abbé de l'Épée, que la Providence avait conduit sur le chemin du petit sourd-muet.

Les premiers essais de ce prêtre généreux, dont le nom devait passer à la postérité, attirèrent déjà l'attention et la sympathie du public.

Nul cœur n'était plus capable que le sien de compatir à la misère de l'enfant trouvé.

Dès le premier jour, il ressentit pour lui une affection de prédilection, d'autant plus qu'il soupçonnait un mystère dans l'abandon du pauvre petit. Ses mains fines, sa peau soignée, ses cheveux bien entretenus, la distinction de ses manières contrastaient de façon choquante avec les hardes grossières dont il était vêtu.

L'espoir de percer ce secret, de réparer peut-être une injustice doublait le zèle du bon abbé. L'enfant montrait du reste une intelligence vive et paraissait comprendre le but de son bienfaiteur. C'était avec une ardeur inouïe qu'il s'efforçait de saisir sa pensée. Il dévorait des yeux ses moindres gestes, fixant son attention avec une telle intensité que parfois son front se couvrait de sueur et qu'il eût défailli si son maître n'avait pas suspendu la leçon.

Aussi, tandis qu'il fallait quatre ou cinq ans à ses élèves ordinaires pour arriver à se faire comprendre, celui-ci commença à pouvoir

s'exprimer clairement vers la fin de la deuxième année.

La joie qu'en éprouva l'abbé de l'Épée le récompensa de toutes ses peines.

Ses soupçons se trouvaient justifiés.

L'enfant avait toujours vécu dans une belle maison, entouré de soins délicats, servi par de nombreux domestiques. Il y avait dans cette maison une jeune femme, douce et jolie, à qui tout le monde obéissait, et qui ne le quittait jamais. Le jour, elle le prenait sur ses genoux et l'embrassait passionnément, en le serrant bien fort contre elle. Le soir, elle le bordait dans son petit lit, mettait un long, bien long baiser sur son front, et ne s'en allait que lorsqu'il s'était endormi. Ah ! qu'il était heureux alors ! Comme il l'aimait, cette femme, aux yeux si bons, aux caresses si tendres ! Hélas ! Un matin, elle n'était pas venue l'embrasser à son réveil, et il ne l'avait plus revue qu'une seule fois, couchée, toute blanche comme ses draps, mais les yeux fermés et si froids qu'il en avait eu un horrible frisson et était parti, épouvanté.

Il ne savait pas pourquoi on l'avait alors retiré de la chambre, où il se souvenait avoir toujours couché, pour le reléguer dans un vilain taudis, où les rats couraient la nuit et lui faisaient peur. Puis, un beau jour, on l'avait fait monter dans une voiture, tout seul avec un homme barbu, à l'air méchant. Ils avaient roulé du matin au soir pendant plusieurs journées interminables. Enfin, le dernier soir, le méchant homme barbu lui avait fait échanger ses jolis vêtements contre des guenilles toutes déchirées et l'avait abandonné dans une grande plaine, où il n'y avait ni maison, ni abri, et toute blanche de neige jusqu'à l'horizon.

On devine l'émotion du prêtre à ces révélations. Sans doute, les misérables qui l'avaient chassé de chez lui croyaient le secret de leur crime aussi bien gardé par l'infirmité de l'enfant qu'il eût pu l'être par la tombe même. Et voilà, que sa gorge muette s'ouvrait pour raconter leur infamie !

L'abbé de l'Épée bouillait de venger une aussi abominable machination. Malheureusement, le petit sourd-muet n'avait d'autres souvenirs que ceux de ses yeux : il était aussi incapable de dire le nom de ses parents que celui de la ville où ils habitaient.

Les criminels semblaient donc assurés de l'impunité et leur petite victime condamnée à demeurer frustrée à jamais de ses biens, lorsque la rencontre fortuite dans une rue de Paris d'un conseiller au Parlement provoqua chez l'enfant une dernière et décisive révélation. Il se rappelait avoir vu souvent chez lui un personnage portant un costume semblable.

Cette indication restreignait le champ des recherches et donnait espoir de les mener à bonne fin : il suffisait de visiter les villes de Parlement.

L'abbé de l'Épée se mit en route avec l'enfant.

Ils parcoururent vainement les rues de Rouen, de Rennes et de Bordeaux.

Mais dès l'entrée à Toulouse, l'enfant parut se reconnaître. L'architecture des maisons lui rappelait des visions familières. Et soudain, devant un hôtel à perron, aux fenêtres Renaissance, il s'arrêta, des larmes plein les yeux.

— Là !... dit-il. C'est là !

L'abbé n'était pas moins ému que lui.

Il s'informa. On lui apprit que dans cette belle demeure habitait M. de Solar, conseiller au Parlement de Toulouse. La maison lui appartenait depuis qu'un enfant à moitié idiot, fils de son frère aîné, avait disparu mystérieusement, enlevé peut-être par des bohémiens quelques années auparavant.

Le prêtre n'hésita pas. Fort du droit de l'enfant qu'il ramenait chez lui, il entra dans la maison avec le front d'un justicier.

M. de Solar était en compagnie d'un officier qui lui faisait visite. Il s'avançait, courtois, lorsque la vue de l'enfant le fit visiblement pâlir.

— Je vous ramène le propriétaire de céans, Monsieur, dit l'abbé.

M. de Solar s'était déjà remis. Que pouvait-il craindre ? Il n'avait qu'à feindre de ne pas reconnaître son neveu.

— Vous plaisantez méchamment, Monsieur l'abbé, répondit-il. Le malheureux fils de mon frère, simple d'esprit, m'a été enlevé il y a déjà longtemps, et, hélas ! toutes les recherches sont demeurées infructueuses. Quant à cet enfant-ci, je ne l'ai jamais vu.

— Il se reconnaît pourtant chez lui, répartit l'abbé. J'en appelle à vous, Monsieur l'officier.

— Ah ! ah ! ah ! votre audace est inouïe ! s'écria M. de Solar, sarcastique. Vous m'amenez

ici un petit gueux après lui avoir fait la leçon, et vous prétendez me l'imposer comme le fils de mon bien-aimé frère ?

L'abbé de l'Épée suffoquait d'indignation.

Mais soudain, l'enfant parla, de sa voix blanche sans accent :

— Si Monsieur, vous m'avez vu souvent. Je me souviens de vous. Vous vous asseyiez ici, quand maman était là et qu'elle me tenait sur ses genoux... Cette maison?... Je la connais mieux que vous !... Diriez-vous où votre neveu mettait ses jouets?... Tenez, dans ce coffre, il y avait des soldats de bois... Ici, c'était la chambre de maman... Là, c'était la mienne, tendue de bleu... avec une étagère où il y avait des chiens de porcelaine... des chiens blancs à taches jaunes. J'avais même, en jouant, cassé la tête du plus beau...

L'officier s'était levé et examinait d'un oeil sévère son ami le conseiller.

— Mon neveu était sourd-muet, balbutia celui-ci.

— Je suis l'abbé de l'Épée ! repartit triomphalement le prêtre.

— J'ai entendu parler de vos merveilles, Monsieur l'abbé, dit l'officier. Celle-ci est la plus belle de toutes.

En achevant, il avait attiré l'enfant contre lui comme pour le prendre sous sa protection et montrait la porte, d'un geste de souverain mépris à M. de Solar, livide.

Celui-ci comprit que toute défense était impossible. Ecrasé par ce coup formidable, il sortit en titubant comme un homme ivre.

Deux mois plus tard, il ramait sur les galères du roi.

JEAN DE BARASC.

(*L'Echo du Noël*)

CE QUE DISENT LES PETITS

Bébé n'a pas été sage : sa maman, pour pénitence, l'assied sur une chaise en lui défendant de descendre sans permission. Deux minutes après, Bébé glisse de sa chaise et se remet à jouer.

— Qui vous a permis de descendre ? interroge la mère.

— Vous avez dit, maman, que le bon Dieu accorde tout ce qu'on lui demande... Je lui ai demandé si je pouvais descendre, et il a dit *oui*.

Le miracle périodique de S. Janvier

I. Brève histoire de l'insigne relique.— II. Le culte de saint Janvier à Naples.— III. La cérémonie du miracle.— IV. Le miracle et la science.— V. Les impressions d'un témoin.

I.— BRÈVE HISTOIRE DE L'INSIGNE RELIQUE

SAINTE JANVIER naquit à Naples vers l'an 270. On sait que sa famille était très chrétienne, qu'il fut fait prêtre à vingt-quatre ans et sacré, âgé seulement de trente années, évêque de Bénévent. C'était sous le règne de Dioclétien, l'auteur de la dixième des grandes persécutions.

Le zèle du jeune évêque lui valut, en peu de temps, la grâce du martyr. Il fut dénoncé, arrêté et sommairement jugé devant le tribunal de la ville de Nole qui le condamna aux bêtes de l'amphithéâtre de Pouzzoles. Le gouverneur, son juge, voulut même se faire traîner, en char, de Noles à Pouzzoles par Janvier et deux de ses compagnons.

Or, selon que le rapporte la tradition, les ours affamés du cirque de Pouzzoles vinrent tout simplement se coucher aux pieds des condamnés et ne leur firent aucun mal.

En conséquence, il fut décidé que Janvier aurait la tête tranchée.

L'exécution ayant eu lieu sur la colline voisine de l'amphithéâtre, une pieuse chrétienne nommée Eusébie recueillit, goutte à goutte, avec un fêtu de paille, sur le lieu du supplice, le sang de la décollation du saint martyr et conserva dans sa maison, jusqu'en 315 la précieuse relique.

Cette année-là, parut l'Édit de Milan par lequel Constantin rendait la liberté du culte à l'Église de Jésus-Christ. Aussitôt, Naples réclama le corps de Janvier, son compatriote.

La demeure d'Eusébie se trouvait sur le trajet de la translation ; la pieuse femme, au passage du cortège vint faire hommage à l'Évêque de son vénérable dépôt. Et la tradition napolitaine veut que ce soit précisément lorsqu'il fut remis en présence des

ossements que le sang du martyr, coagulé depuis dix ans, se liquéfia pour la première fois.

L'ampoule du sang est restée sous la garde soigneuse des Napolitains. Conservée d'abord dans une catacombe près de la ville, elle passa successivement dans l'hypogée d'un oratoire annexé à la cathédrale (440), puis dans une des tours de la cathédrale actuelle (construite en 1309 par Charles II d'Anjou) et enfin dans la Chapelle du Trésor (1647) où elle se trouve encore ainsi que les principaux ossements du saint.

LE NIVEAU DU SANG AU 19 SEPTEMBRE



Avant la liquéfaction



Après la liquéfaction

II.— LE CULTE DE SAINT JANVIER A NAPLES

Le peuple de Naples a pour saint Janvier une dévotion très vive ; elle est fondée, cette dévotion sur la sainteté du martyr et ravivée sans cesse aussi bien par les grâces d'ordre tout intime que par les faveurs publiques dues à son évidente intercession.

Ainsi, en 1631, survenait l'éruption du Vésuve, la plus terrible dont l'histoire fasse mention hormis celle qui détruisit Pompéi ; en 1779, une autre éruption considérable se produisait menaçant de détruire Naples et sa population ; eh bien ! chaque fois, les glorieuses reliques portées en procession arrêtaient les progrès du fléau et sauvèrent les Napolitains d'une ruine imminente.

Il n'y a certes rien d'étonnant à ce que le culte de saint Janvier soit en si grand honneur ; il voit lui-même à sa dévotion et sait la rendre populaire en multipliant comme à plaisir le célèbre prodige de la liquéfaction de son sang.

Le culte spécial de saint Janvier comporte trois séries de fêtes :

En mai : Fêtes de la Translation de Pouzzoles à Naples (315) commençant le samedi veille du premier dimanche de ce mois et durant neuf jours ;

En septembre : Fêtes de la glorieuse mort (305) célébrées, pendant huit jours, du 19 au 26.

En décembre : Fête du Patronage de saint Janvier, le 16, en souvenir des protections mémorables de 1631 et de 1779.

Chaque jour de ces fêtes — il y en a dix-huit par années — voit se renouveler le miracle de la liquéfaction du sang de l'ampoule(1).

Pour se faire une idée exacte du reliquaire, on n'a qu'à imaginer un ostensor dans lequel se peuvent voir, entre deux verres plans, au lieu de la sainte Hostie, deux fioles, l'une à peu près vide, l'autre à moitié remplie d'une substance rouge sombre. Cette dernière mesure quatre pouces de hauteur sur deux et quart de diamètre. En temps ordinaire les reliques reposent dans une niche située derrière le maître-autel de la chapelle du Trésor ; cette niche est fermée de quatre clefs dont deux restent entre les mains de la délégation civile et deux sont confiées à l'autorité religieuse. La niche ne s'ouvre qu'aux jours de fêtes déjà mentionnées. Les touristes n'y ont jamais accès.

III.— LA CÉRÉMONIE DU MIRACLE

Le miracle de saint Janvier consiste essentiellement en un double phénomène simultané.

Premièrement, la liquéfaction, c'est-à-dire le passage du sang de l'état de coagulation à l'état fluide.

Deuxièmement, la variation de volume et de poids de la substance enfermée dans l'ampoule hermétiquement close.

Le sang, en effet, aux fêtes de mai augmente progressivement jusqu'à remplir la fiole. Le dix-neuf septembre, il diminue.

Un troisième phénomène, de caractère accidentel, s'appelle *globo* et n'est pas autre chose que la persistance temporaire d'un noyau après liquéfaction de la périphérie.

Il n'y a jamais d'ébullition ; tout au plus y en a-t-il parfois l'apparence mais alors les

(1) Le miracle a toujours lieu dans la chapelle de Saint-Janvier, entre neuf et dix heures du matin, excepté le premier soir des fêtes de mai où il se produit dans l'église de Sainte-Claire (*Santa Chiara*).

bulles sont plutôt attribuables aux manipulations du reliquaire.

Il faut s'y prendre d'avance pour voir le miracle de près ; les étrangers cependant sont toujours les bienvenus ; ils sont particulièrement bien traités, surtout les incroyants et... les journalistes.

La cérémonie commence à neuf heures et demie ; mais dès sept ou huit heures, il y a déjà des gens qui se sont choisis des places. Les invités, eux, se rendent à la sacristie d'où partira le cortège officiel auquel ils seront adjoints.

A l'heure dite, le Trésorier, c'est-à-dire le chef spirituel de la Chapelle Royale du Trésor — c'était, en 1918, Mgr Ettore Sanfelice di Bagnoli — ouvre la marche vers le sanctuaire ; il est suivi du Député laïque d'office, des prélats du chapitre de Saint-Janvier tous munis d'un cierge ardent, des chapelains de la chapelle et de la centaine d'hôtes privilégiés de toutes langues et de toutes provenances qui verront le miracle de plus près.

Ceux-ci envahissent les degrés de l'autel dont le seul palier reste libre, pendant que le cortège se rend à la niche aux quatre clefs.

Un buste en argent massif⁽²⁾ en est d'abord tiré qui contient la tête du saint ; suivant une mode particulière aux peuples du midi, on le revêt d'une chape, d'une mitre, on le couvre de bijoux précieux et on l'expose à la vénération des fidèles ; ensuite, on prend la relique du sang et chacun s'assure que la substance renfermée dans l'ampoule principale est bien vraiment coagulée.

Il suffit pour cela, de renverser le reliquaire et de l'examiner le haut en bas ; si la substance contenue dans l'ampoule reste suspendue au fond du vase — ce qui arrive toujours — les témoins annoncent aussitôt à l'assistance que le sang est dur :

— *E duro !*

C'est le signal des invocations spéciales pour demander à Dieu le miracle périodique et attendu.

Les supplications des fidèles alternent avec celles du clergé. Mgr le Trésorier préside, reli-

(2) La chapelle du Trésor, en pareille occurrence, est peuplée de grandes statues d'argent massif de quarante-deux patrons données à la ville de Naples au cours des siècles passés. On se fait difficilement une idée de pareille richesse.

quaire en mains, les prières du chœur ; quant aux prières de la foule, elles sont dirigées par un groupe de femmes désignées sous l'appellation légendaire de parentes de saint Janvier. Ce sont de pauvres femmes d'un des quartiers les plus pitoyables de la ville et qui se transmettent, de mère en fille, depuis au moins deux siècles, le privilège exclusif d'être aux premiers rangs de la foule pour demander la répétition du miracle. Ce sont des femmes du peuple très simples et d'un vif esprit de foi.

La première des prières récitées, c'est le *Credo*, le *Credo* récité trois fois — un *Credo* impressionnant parce que tout de suite il rappelle à chacun que c'est une œuvre surnaturelle, une œuvre de foi avant tout qui va s'accomplir — puis le *Miserere*, puis les litanies des saints, puis celles de la sainte Vierge, puis le *Pater*, l'*Ave* et des invocations au saint lui-même.

— *San Gennaro, Saint Janvier !*

— *Donateci grazz'*⁽³⁾. Accordez-nous cette grâce.

Rien n'est plus intéressant que de voir tous ces milliers de regards tendus dans la même direction, fixant sans cesse la lunule transparente où le miracle doit se produire ; les nouveaux venus trouvent qu'il tarde ; la crainte leur vient même que, cette année, le saint fasse défaut aux curieux accourus ; les plus impatients voient la masse sanguine s'ébranler bien avant qu'elle n'ait bougé. Les habitués du miracle, comme Mgr le Trésorier, sont, au contraire, remarquables de sérénité et d'assurance ; ils vous disent :

— *Patienza !* Patience ! l'an dernier il a fallu une heure et quart... et une demi-heure n'est pas encore écoulée. *Patienza !*

Où la foule est particulièrement belle à observer c'est à son premier frémissement d'espérance, quand la masse solide s'attendrit dans l'ampoule et glisse un peu sur l'une de ses parois ; car il ne faut pas oublier ce détail : durant toute la cérémonie l'officiant ne cesse de retourner le reliquaire et de le montrer renversé sens dessus dessous aux assistants. Ils peuvent ainsi se rendre compte eux-mêmes de la solidité de la substance qui, loin de suivre les mouvements de l'ampoule agitée en tous sens, adhère au fond, et pour le moment, ne se

(3) Forme dialectale napolitaine de *grazia*.

précipite pas dans le vide inférieur comme ferait infailliblement et instantanément tout liquide en vase clos.

Les supplications montent alors d'un ton et deviennent plus pressantes : les formules disparaissent et font place aux prières spontanées, aux adjurations, mais non pas aux injures ainsi que le veulent de pittoresques légendes.

La masse ramollie, à chaque tour de l'ostensoir, descend de plus en plus bas dans le col de l'ampoule...

Tout à coup, brusquement, elle se précipite, liquide et rouge, du fond qui la retenait jusque-là, suivant désormais tous les mouvements du reliquaire et offrant constamment, comme tout liquide, une surface supérieure horizontale et bien unie.

Le miracle est accompli ! Le double miracle car le volume du sang a sensiblement et considérablement diminué ; la fiole tout à l'heure presque remplie ne l'est plus qu'à moitié.

La nouvelle se répand, comme une traînée de poudre, dans la Chapelle, dans la cathédrale et dans la ville ; le *Te Deum* retentit, enthousiaste et vibrant de joie, au milieu des applaudissements et des acclamations, tandis que chacun s'empresse de vénérer la miraculeuse relique.

Le Trésorier, entre les mains duquel le prodige s'est passé, présente successivement le

reliquaire aux lèvres et au front de chaque fidèle qui s'approche :

— *Que par l'intercession du bienheureux Janvier, dit-il, Dieu vous délivre de tout mal !*

On chante le *Magnificat* et d'autres pieux cantiques pendant la vénération du sang miraculeux ; puis l'ampoule ainsi que le chef du saint sont solennellement portés en procession au maître-autel de la cathédrale où a lieu la grand'messe solennelle d'actions de grâces.

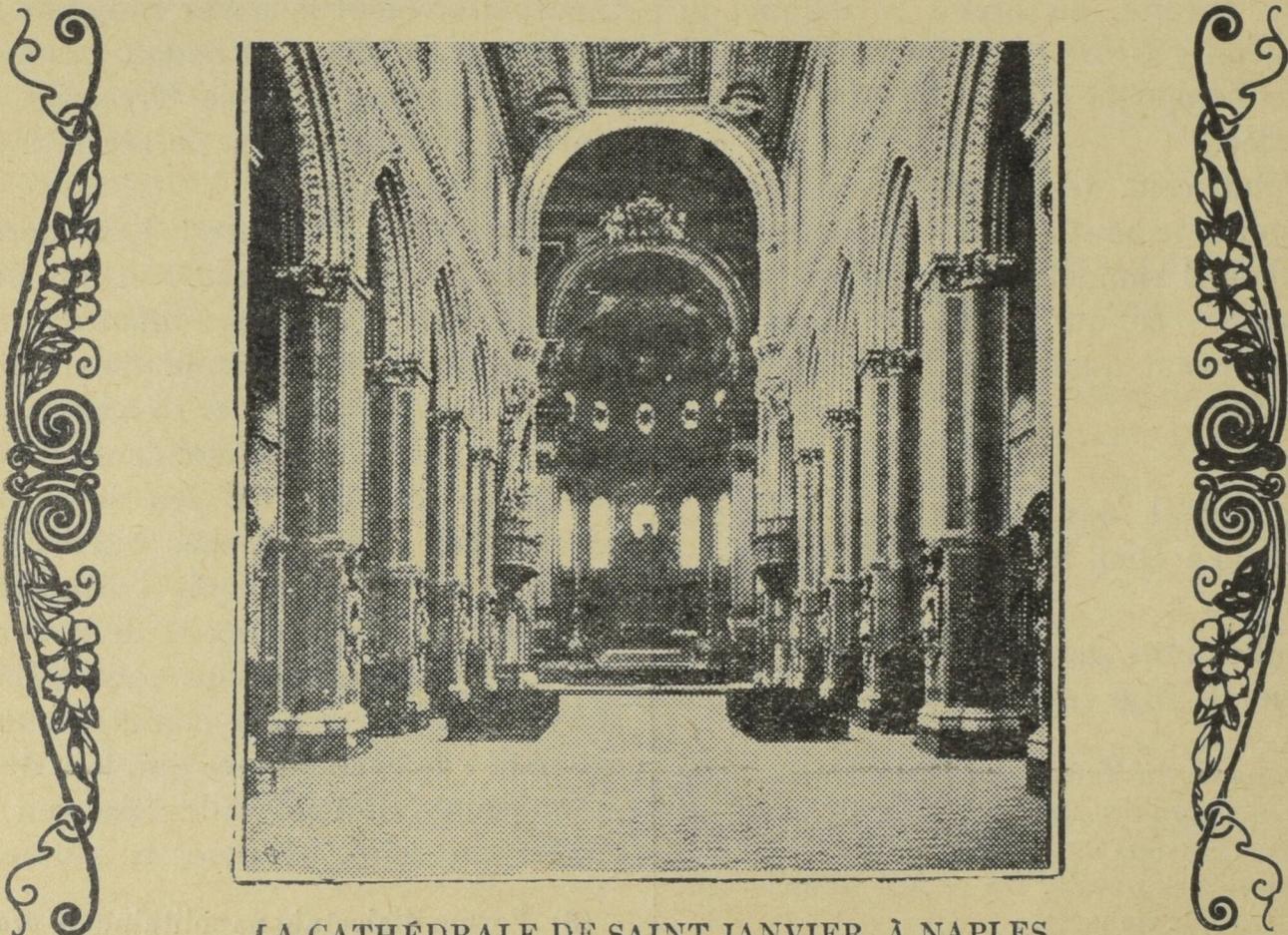
Entre temps, à la sacristie, les visiteurs ont le privilège d'admirer l'exposition des cadeaux ex-veto offerts à saint Janvier par les rois et les princes catholiques. Il y a là des vases sacrés uniques au monde. Ils marquent l'effort suprême de l'art dans l'utilisation des métaux et des bijoux du plus grand prix.

Lecture suit du procès-verbal dressé par un des chapelains ; le 19 septembre 1918 les supplications avaient commencé exactement à dix heures moins douze et le *Te Deum* à dix heures et quarante minutes ; ce qui donne une attente de cinquante deux minutes, de moins d'une heure, par conséquent.

IV.— LE MIRACLE ET LA SCIENCE

Et la science ? dira quelqu'un, accepte-elle le miracle ?

La science doit se rendre à la probation des témoignages et des faits ; or :



LA CATHÉDRALE DE SAINT JANVIER, À NAPLES

1° L'hypothèse de supercherie devient tout à fait invraisemblable quand on songe que la garde du trésor est confiée à un groupe de personnages laïques et ecclésiastiques désignés par le roi et reconnus pour leur haute honorabilité. Se peut-il que la totalité de cette dynastie ininterrompue de cinq siècles ait été malhonnête au point de se prêter unanimement à une telle profanation ? Se peut-il que parmi ces centaines et ces centaines de personnes il ne se soit pas trouvé une âme assez droite pour dénoncer une manœuvre aussi basse ? Cette imposture serait, dit Alexandre Dumas, " plus miraculeuse que le miracle."

2° Les accusateurs ont toujours échoué quand ils ont tenté de trouver la supercherie. La liquéfaction aurait été attribuable à

a) une dissolution d'antimoine ; or l'antimoine n'a été découvert qu'en 1799.

b) Un mélange de blanc de baleine et d'éther rougi avec l'orcanète ;

c) un mélange de suif, d'éther et de vermillon ;

d) du savon coloré dissous dans l'éther ; mais malheureusement pour ces trois hypothèses à base d'éther, ce merveilleux liquéfiant n'a été découvert qu'en 1540 ; et on a des preuves que le miracle se produisait cent cinquante ans plus tôt.

3° D'innombrables témoins oculaires, cardinaux, évêques, princes, philosophes, physiciens, chimistes, écrivains, curieux de tous âges, de toutes religions, et de tous pays, incroyables ou indifférents, affirment l'absence de toute supercherie.

4° Des travaux scientifiques prouvent qu'elle ne peut exister :

a) En 1880, le chimiste Pietro Punzo fait des expériences sur le reliquaire et son contenu ; il conclut que *le phénomène est physiquement inexplicable* et que *la seule conformation du reliquaire démontre qu'une supercherie est impossible*.

b) L'abbé Sperindeo, savant physicien, fait en 1902, l'analyse spectrale de la substance de l'ampoule et y trouve le spectre du vrai sang. De plus, la même année, il pèse le reliquaire avec l'ampoule pleine, puis avec l'ampoule à moitié, et trouve une différence de poids (26 grammes) correspondante à la variation de volume, l'ampoule demeurant constamment close.

c) Deux ans plus tard, en 1904, un jésuite, le R. P. Sylva, confirme les résultats de l'analyse

spectrale et renouvelle avec constatations identiques l'expérience de la pesée.

Il n'en faut pas autant pour croire à la réalité d'un miracle.

V.— LES IMPRESSIONS D'UN TÉMOIN

Que si, maintenant, vous demandez au signataire de ces lignes ses impressions de témoin oculaire, il vous dira, en s'excusant, au préalable, de parler à la première personne :

La cérémonie du miracle de saint Janvier a été la dernière étape dans la satisfaction d'une curiosité éveillée, en Cinquième, au Petit Séminaire, par le professeur de géographie d'Europe, attisée par la brève mention dans les dépêches du renouvellement du prodige, exaspérée enfin, j'oserais dire, au début des vacances universitaires de 1917, par une visite à la Chapelle même du Trésor.

Je fis en sorte de pouvoir assister à la liquéfaction du 19 septembre 1918.

Je m'y suis rendu en curieux et en chrétien : en curieux, bien décidé à observer de mon mieux les événements et à noter toute manœuvre qui pourrait mal impressionner un esprit averti, incrédule et critique ; en fidèle, bien décidé d'en profiter pour affermir ma foi dans les interventions surnaturelles et d'en tirer à l'occasion un argument apologétique.

Le curieux a été satisfait ; le fidèle a été édifié.

Le curieux a proclamé la réalité du miracle ; le fidèle a fait un acte de foi plus fervent.

Devant le miracle, devant l'évidence de l'intervention divine, la première impression vous met les larmes aux yeux et vous fait courir dans le dos ce que j'appellerais le frisson des grandes circonstances ; la seconde vous fait regretter l'absence de vos parents, de vos amis, de tous vos compatriotes ; la troisième est un désir ardent d'assister au miracle le lendemain matin, puisque le sang liquéfié sera rapporté le soir dans sa niche et se coagulera durant la nuit.

C'est ce que je fis ; le miracle se renouvela le vingt au matin, après vingt-cinq minutes d'attente.

J'aurais pu répéter l'expérience chaque jour de l'octave ; mais ma foi de témoin oculaire était suffisamment éclairée.

VI.— POURQUOI CE MIRACLE

Mais pourquoi ce miracle ? Pourquoi sa répétition si fréquente ?

Sans doute, nul ne saurait pénétrer sûrement les desseins du bon Dieu, mais, connaissant un peu son infinie bonté et la prodigalité avec laquelle, de tout temps, il a rappelé aux hommes la réalité de l'ordre surnaturel, nous pouvons faire des conjectures qui ont beaucoup de chances d'être vraies.

Il se peut, en effet, qu'il veuille rappeler le pouvoir qu'il a toujours, de déroger aux lois de la nature qu'il a lui-même établies ; il se peut également qu'il veuille récompenser ainsi la foi ardente des générations passées ; il se peut enfin qu'il veuille réveiller la foi ébranlée des générations présentes. Car il n'y a pas à dire, ce fait miraculeux est d'un appoint extraordinaire contre les affirmations du matérialisme ; et on imagine volontiers un incrédule de bonne foi témoin et victime de cette preuve ;

Il n'y a pas et il ne saurait y avoir de supercherie ;

Par ailleurs, ce phénomène déroge aux lois naturelles et dépasse leur force ;

Donc il y a une force surnaturelle, un ordre qui nous dépasse, qui nous domine, qui nous gouverne sans être astreint à nos lois.

Les philosophes, les théologiens et les apologistes comprennent bien pourquoi ce miracle continue d'avoir lieu.

Il se pourrait même que, le 19 septembre 1918, le bon Dieu n'ait eu d'autre dessein que d'atteindre par le témoignage d'un québécois l'un ou l'autre de nos bienveillants lecteurs, l'un ou l'autre de leurs amis qui aurait justement besoin de se faire rappeler, d'une manière frappante, l'existence de l'ordre surnaturel et la possibilité du miracle. Car le souverain Seigneur de toutes choses est aussi ingénieux que magnifique dans ses dons, ses prévenances et ses grâces ; et pour faire du bien à une seule âme — fût-elle à Québec — il peut, dans sa bonté, accomplir à Naples un fait aussi extraordinaire que la célèbre liquéfaction du sang de saint Janvier.

V. Germain, ptre.

Pourquoi Berthe n'a pas " marié " Arthur

On m'apporte une lettre : enveloppe blanche, bordure rose, parfum d'œillet, écriture menue, soignée, tirée au cordeau.

Qui peut bien m'écrire ?

C'est Berthe, ma nièce, qui m'annonce son mariage.

Vous savez sans doute, mon cher oncle, la grande nouvelle. Mardi en huit, je marie Arthur Latendresse... J'espère que vous me ferez l'honneur de venir bénir notre union ; vous mettrez ainsi le comble à mes vœux et vous répondrez à l'invitation que vous fait aussi notre curé.

J'ai répondu :

“ MA CHÈRE NIÈCE,

J'ai le regret de vous dire que vous ne pouvez pas marier Arthur Latendresse, ni aucun Arthur que ce soit, parce que vous n'êtes pas curé. Le curé ou son délégué marie, ma nièce se marie, Arthur épouse Berthe et Berthe épouse Arthur. Voilà le cérémonial.

“ Si les choses doivent se passer comme je le propose, j'y serai ; mais si vous prétendez empiéter sur les attributions du clergé, le moins que je puisse faire, c'est de m'abstenir.

En entendant, je proteste. Qu'un père marie sa fille ou son garçon, fort bien ! Mais, *marier quelqu'un*, dans le sens de l'épouser, est un affreux anglicisme qui court nos rues, enlaidit les lèvres roses de nos filles et leurs lettres jolies. Il s'affiche audacieusement dans le monde. Des professionnels, voire même des curés, Dieu le leur pardonne et la grammaire aussi... se le permettent à l'occasion.

“ Mon enfant, l'Église ne vous permet pas de marier, mais elle vous autorise à épouser Arthur et votre oncle vous mariera volontiers.

“ Sans rancune et mes meilleurs vœux.”

[*Bull. paroiss.*]

LA POUDRE DE RIDES

PETIT PAUL — Ah ! maman... , maman...

LA MAMAN.— Qu'as-tu, Bébé ?

PETIT PAUL — Ne me gronde pas, maman j'ai laissé tomber la boîte de poudre de rides !



LA VISION D'ABRAHAM (d'après un tableau de Lecomte de Nouy).

Pont-Aven...

Pays de Botrel

Pour jouer au journaliste, nous nous sommes permis de risquer une entrevue avec un grand homme, et nous pouvons dire que notre coup d'essai a été un coup de maître puisqu'il nous a valu une heure charmante avec une célébrité des plus authentiques... et des plus aimables : Botrel lui-même !

Au fond, c'est autant comme Canadien, qu'à titre de représentant "ad hoc" du *Bien Public* que nous avons approché le célèbre Barde, un soir de concert à Concarneau. L'abord fut d'ailleurs des plus faciles. Des paroles extrêmement aimables à l'adresse du Canada et du journal trifluvien nous mirent bientôt à notre aise et l'entrevue souhaitée fut accordée de suite : "Venez jeudi, nous causerons. Les Canadiens sont toujours les bienvenus à Ker-Botrel."

Et par un matin gris, je suis descendu à Pont-Aven avec mon fidèle compagnon trans-européen, M. Normand. Le brouillard embuait la coquette petite ville surnommée pour la grâce de ses filles et la beauté de ses paysages, le "sourire de la Bretagne". Pas la moindre coiffe blanche égayant la grisaille des vieux murs et sur les pavés mouillés, pas de sabot animant de leurs "toc, toc" sonores les rues étroites. Mais il y avait Botrel, Botrel, qui suffit à lui seul pour ensoleiller et poétiser le ciel le plus morne ! On avait dit que nous trouverions sa demeure nichée au flanc d'un coteau à l'écart du village. Un pêcheur au visage rongé par le salin, nous indiqua un svelte toit gris émergeant du feuillage : c'est là !

Le poète était devant sa porte au milieu d'un groupe d'enfants qui faisaient autour de sa haute et forte silhouette, un encadrement de figures rieuses. Avec un bienveillant sourire, il vient vers nous, la main tendue, expliquant : "Des petits Parisiens pauvres, pensionnaires d'une colonie de vacances. Je suis un peu leur papa. Puis il nous entraîne familièrement : "Allons d'abord faire un pèlerinage littéraire". La propriété de M. Botrel est couverte de beaux arbres sous l'ombre frais desquels courent de petits sentiers moussus. Elle est ouverte aux enfants qui peuvent s'y ébattre à leur aise sous l'œil complaisant du propriétaire et aussi aux

poètes qui peuvent y rêver en toute quiétude et repos. Sous le feuillage centenaire des chênes s'entassent des blocs granitiques. Sur l'un d'eux disposé en forme de dolmen nous apercevons un médaillon de bronze à l'effigie de Brizeux. Hommage délicat et touchant rendu au doux poète breton. Botrel a eu une idée heureuse de fixer-là cette image dans le granit inaltérable, face à cette Bretagne que Brizeux aimait si passionnément. Sous la mince figure aux traits pensifs deux vers sont gravés :

" Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte,
" Mourez dans la maison où votre mère est
[morte.]"

Après un regard rapide sur le paysage que nous examinerons plus à loisir tout à l'heure, nous redescendons le sentier au pied duquel la coquette maison du maître dort sous un rideau de lierres et de vignes. Devant la porte, Mademoiselle Botrel, qui joue sur le sable blond, nous sourit gentiment. Au regard de tendresse heureuse dont son père l'enveloppe nous sentons qu'en dépit de son jeune âge elle est déjà un personnage et qu'elle tient grande place dans la maison. Et ce n'est que justice !

Mais nous pénétrons au salon et c'est presque avec la sensation d'être dans un sanctuaire que nous prenons place sur des fauteuils. Les souvenirs,— j'allais dire *ex-voto*.— qui couvrent les murs sont impressionnants. Mais nous les verrons en détail plus tard. Notre hôte nous a déjà transportés au cher pays lointain et laissons sa voix d'or éveiller en nous des visions aimées. Il parle du Canada avec une chaleur et une conviction qui nous empoignent. Ses impressions canadiennes nous valent des moments de vrai bonheur. On les sent si sincères et si vives ! Botrel nous a compris,— et cela, c'est lui-même qui le dit,— parce qu'il est Breton. L'âme canadienne et l'âme bretonne ont des affinités profondes, et c'est à cette intime communauté d'idéal et de mentalité que le barde attribue le succès de ses chansons chez nous. Seul parmi les étrangers, un Breton peut trouver les accents véritables qui peignent, sans les fausser ni les trahir, les sentiments et les aspirations des Canadiens français. Louis Hémon, par exemple, aurait-il écrit une œuvre si délicieusement canadienne s'il n'avait été Breton ? Comme nous faisons allusion aux rectifi-

cations légitimes qu'appelle cet ouvrage, aujourd'hui si incroyablement populaire en France, Botrel nous répond qu'il faut bien tenir compte que dans la pensée de l'auteur, *Maria Chapdelaine* n'était que la première partie d'une trilogie qui aurait rendu pleine justice aux Canadiens en complétant le tableau si magistralement ébauché.

Mais le temps passe et notre hôte veut bien nous faire les honneurs de son "sanctuaire". Quelle collection émouvante de souvenirs glorieux et touchants ! Et quel hymne d'admiration toutes ces choses chantent à l'honneur du poète qui nous en fait le détail avec une simplicité et une bonhomie charmantes. Il me faut renoncer même à une simple énumération. Les murs sont couverts de photographies d'admirateurs et d'amis illustres. Il y a les cardinaux de Cabrières et Mercier, le comte Albert de Mun, Mistral, François Coppée, Drumont, Déroulède, Loti, Barrès, Ollivier, de Cassaignac, Le Braz, Massenet, Ambroise Thomas, Charpentier, la Princesse Amélie de Portugal et Clémentine de Belgique, etc... Nous voudrions transcrire les dédicaces amicales qui accompagnent ces photographies déjà éloquents par elles-mêmes : Mistral qui s'incline devant "le Roi de la Chanson" ; Paul de Cassaignac, dont le salut est quasi prophétique. "A Th. Borrel qui donnerait comme Tyrtée du courage à ceux qui en manquent", etc... Mais il nous faut passer à autre chose. D'une armoire remplie d'objets précieux, décorations et reliques de guerre, Botrel tire une baïonnette, sa Rosalie. Elle porte sur sa gaine métallique deux cicatrices glorieuses qui disent éloquemment que le "Chansonnier des armées" n'évitait pas les risques de la bataille et qu'il allait crânement partout où son rôle d'éveilleur d'énergies l'appelait. Sur des cartes d'État-Major, nous voyons l'itinéraire du Tyrtée breton, tracé de la main même du maréchal Foch. La photographie du grand Vainqueur est d'ailleurs là sur la cheminée portant en dédicace un merci au nom de la France ! Dans un coin, il y a un drapeau chinois maculé de taches brunes. C'est un fanion enlevé aux Boxers par le lieutenant de vaisseau Paul Henry et adressé de là-bas par l'officier agonisant, en hommage de suprême reconnaissance à Botrel qui l'avait encouragé et guidé. La main sanglante qui a laissé sa trace est celle de Mgr Favier présent à la mort glorieuse de l'héroïque

défenseur des légations de Pékin. A part ces reliques, nous admirons encore des œuvres d'art : paysages bretons, sujets religieux et miniatures de monuments célèbres offertes par les auteurs eux-mêmes : la statue équestre de Duguesclin, élevée à Dinan ; la maquette du monument de Jacques Cartier, à Saint-Malo, la Jeanne d'Arc de Mercier, etc...

Le bureau particulier du poète est au deuxième étage. Nous y accédons par plusieurs pièces, aménagées avec un goût exquis, à la bretonne ! Tout y est du plus pur terroir et nous félicitons le maître du logis des jolis effets obtenus par d'habiles dispositions de vieux meubles bretons et de lits-clos en chêne sculpté à jour. Sur la table de travail des papiers et des bouquins s'entassent pêle-mêle. Au sommet de cette pyramide s'étale une large pancarte. C'est un avis public concernant une fête locale et comme nous paraissions amusés d'y reconnaître la calligraphie du poète, il nous confie en riant qu'il lui faut bien voir lui-même un peu à tout. En face, par la baie largement ouverte, nous avons une vue superbe sur l'Aven et sur la campagne environnante. Toute la poésie de la vieille Armorique et tout le charme prenant de ses paysages mélancoliques sont réunis là dans ce coin de terre et c'est par eux que la grande âme de Botrel communie à l'âme simple et cependant mystérieuse et troublante de la Bretagne. La mer, la grande bleue, est là, tout près, chantant derrière le rideau des arbres son éternelle mélodie et secouant au-dessus des chênes et des ajoncs les parfums grisants de ses brises. Je reste quelques instants en contemplation, essayant de deviner les colloques vibrants qui s'établissent aux heures brûlantes de l'inspiration poétique entre l'âme du poète et cette terre bretonne qu'il aime tant et qu'il chante si bien... Mais il nous faut poursuivre. Une gigantesque bibliothèque de chêne est adossée au mur. Parmi les livres à reliure sombre qui s'alignent sur les rayons, je remarque des ouvrages de Mistral, de Ronsard, de Plutarque, et... la Bible, ce qui prouve que le talent du maître s'alimente à bonne source. Sur la muraille, d'autres photographies de personnages célèbres dont une de Pie X avec autographe très flatteuse et très encourageante pour M. et Mme Botrel à qui le Pontife veut bien envoyer une paternelle bénédiction avec des félicitations pour leur œuvre moralisatrice.

Avec un air mystérieux notre hôte nous entraîne vers un coin retiré de son bureau.— “Mon petit Canada... il est bien connu de tous ceux qui passent à Ker-Botrel”. Le Barde a groupé là les souvenirs de ses deux tournées canadiennes. La collection ne manque pas d'intérêt ni de pittoresque. Des esprits sévères pourraient peut-être lui faire le même reproche qu'au livre de Louis Hémon : elle ne rend pas justice au Canada actuel. Mais une collection de souvenirs n'est pas un traité d'histoire et si quelqu'académicien s'y laissait tromper jusqu'à mettre des cabanes de peaux et des visages tatoués dans ses descriptions canadiennes, tant pis pour lui, ma foi ! D'ailleurs si besoin en était, M Botrel rectifierait vite l'impression fautive et donnerait à ces reliques originales leur juste signification. Nous admirons donc sans la moindre arrière-pensée toutes ces jolies choses canadiennes. A part le costume bigarré de chef-indien et le casque à plumes, il y a des mocassins, des raquettes, une ceinture fléchée, une tuque, un béret d'étudiant et une très belle canne à poignée d'or portant un hommage des Universitaires Canadiens-français. Aussi plusieurs articles de fabrication indienne : paniers, petite pirogues en écorce, etc., et enfin des photographies parmi lesquelles nous reconnaissons de suite celle de sir Wilfrid Laurier. Un portrait un peu jauni représente “LE BOTREL” dont les

Trifluviens ont gardé le souvenir. Au verso il y a deux quatrains que Botrel nous lit de sa voix chaude :

Pour éterniser ici ta mémoire
O Botrel, un yatch a six lettres d'or,
Six lettres formant un nom plein de gloire,
Ton nom immortel, ô Barde d'Arvor !

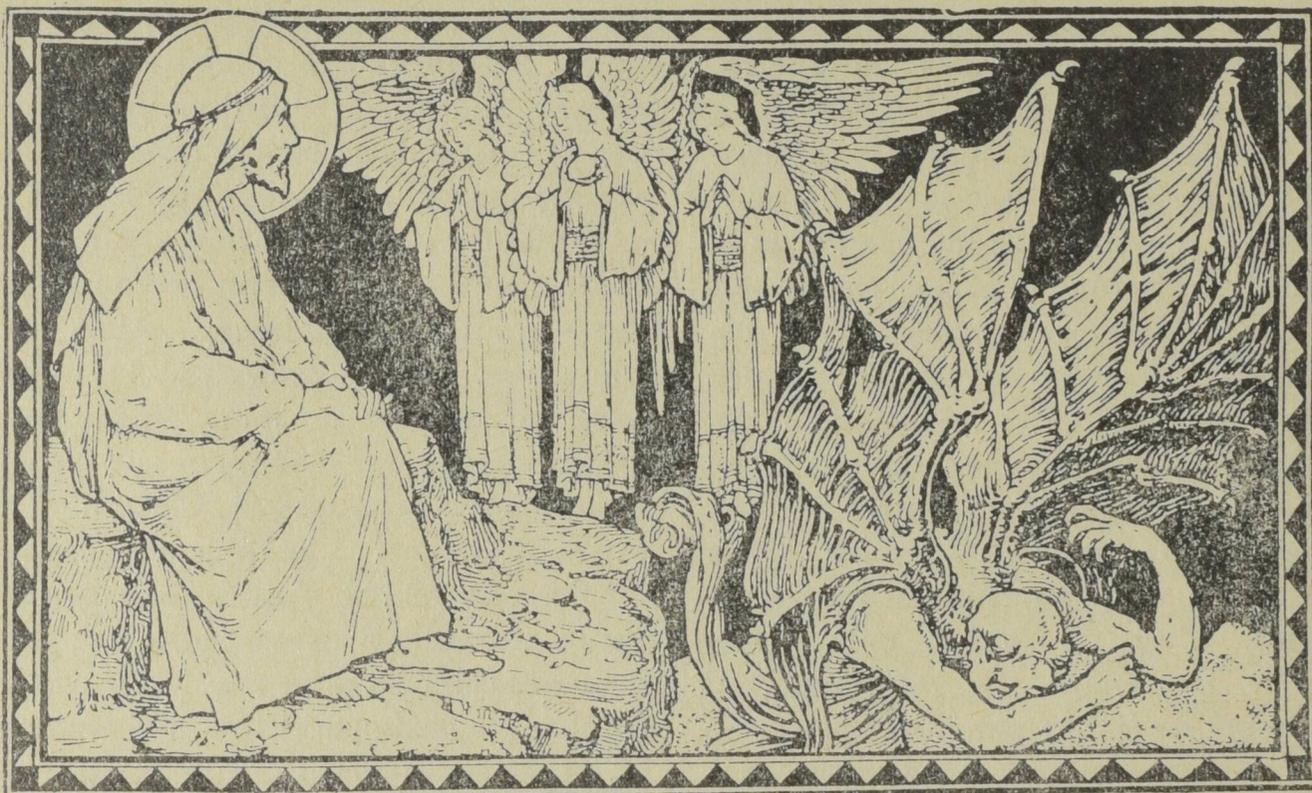
Vers nous, de nouveau, qu'un souffle te pousse,
Pour lui ce serait un plaisir bien grand
De voir son parrain suivi de sa “douce”,
De les promener sur le Saint-Laurent !

(J. M.)

Mais c'est la fin, et nous prenons congé non sans avoir salué l'aimable et charmante Mme Botrel et la gentille filette qui agite pour nous ses petites mains roses. Notre hôte nous accompagne jusqu'à la route et nous détaille une dernière fois les beautés de sa petite ville et du paysage unique qui l'encadre. Puis c'est la dernière poignée de main chaude et prolongée... et KENAVO !

A. T.

(*Le Bien public.*)



JÉSUS AU DÉSERT

(Cette gravure qui rappelle l'évangile du 1er dimanche du Carême, est tirée du Missel et Vespéral publié par Dom Gaspar Levebre).

— Qui peut bien venir travailler là ? se demanda Henri, stupéfait, et à quelle besogne sert tout cet attirail ?

Comme il se posait cette question en regardant de droite et de gauche, il remarqua sur la table, deux grandes sébiles ; l'une contenait une quantité de petits disques de métal parfaitement unis, l'autre était remplie de pièce de monnaie neuves et brillantes. Ce fut une révélation pour le jeune homme ; il avait découvert un atelier de faux monnayeurs : immédiatement son cœur se mit à battre avec force et il sentit la sueur perler à son front. Les occupants de la caverne n'étaient peut-être pas loin. Qu'advierait-il s'ils rentraient et le trouvaient là ?

Certainement c'en serait fait de lui, et il n'eut plus qu'une idée : remonter au plus vite.

Il courut vers l'entrée pour saisir la corde, quelle ne fut pas sa terreur en voyant qu'un homme était en train de s'en servir pour descendre, et tout en haut on voyait encore plusieurs têtes penchées sur l'orifice.

Henri sentit son sang se glacer dans ses veines : la route lui était barrée et les hommes d'en haut connaissaient certainement sa présence dans leur repaire, car il avait laissé ouverte la trappe fermant le puits.

Le malheureux garçon retourna précipitamment sur ses pas, rentra dans la caverne, éteignit sa lampe et se jeta dans une encoignure où il se tint immobile. Bientôt cinq hommes à mine de bandits pénétrèrent dans la caverne. Celui qui paraissait le chef sortit un briquet de sa poche et alluma une grosse lampe accrochée au mur, puis il posa un revolver sur la table et dit à ses hommes :

— Celui qui a découvert notre secret se trouve certainement ici, cherchez-le et amenez-le-moi.

Ses compagnons fouillèrent la place et n'eurent pas de peine à découvrir Henri qu'ils saisirent. Il se laissa faire sans résistance. Qu'aurait-il pu tenter contre quatre hommes forts et armés ?

On l'amena devant la table près de laquelle se tenait le chef. Celui-ci toisa Henri d'un air dédaigneux.

— Mon garçon, lui dit-il, tu aurais mieux fait de rester à courir sur la falaise que de te mêler de ce qui ne te regarde pas.

— J'ignorais que cette caverne fût habitée, répondit Henri, un pur hasard n'a fait découvrir le secret de l'entrée, je n'avais aucune mauvaise intention.

— Cela se peut, mais tu n'en as certainement pas de bonnes, maintenant que tu sais ce qui se fait ici ; de notre côté, nous ne pouvons plus être tranquilles.

— Laissez-moi partir, dit le malheureux garçon, je ne dirai rien.

Mais tous les hommes protestèrent.

— Oh ! non ; ce serait trop dangereux pour nous.

— En effet, reprit le chef ; rien ne me prouve qu'une fois rendu à la liberté tu n'iras pas nous dénoncer. Il n'y a que les morts qui ne parlent pas. Aussi, je ne vois qu'un moyen de t'empêcher de bavarder, c'est de te supprimer. N'est-ce pas votre avis, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons ?

— Oui, oui, répondirent ceux-ci, à l'exception d'un seul, plus jeune que les autres et qui jeta sur Henri un regard de pitié.

Celui-ci était devenu blême. Il allait donc mourir ! Il pensa à ses parents, à ses sœurs qu'il ne reverrait jamais, et un frisson d'angoisse le secoua.

Le chef s'aperçut de son trouble.

— Il y a un moyen pour toi d'échapper à la mort, lui dit-il, c'est de te mettre avec nous. Si tu veux faire partie de notre association, tu auras ta part de bénéfices, mais tu ne nous quitteras plus et tu ne reverras jamais aucun des tiens. Sinon, c'est la mort, choisis.

Le malheureux ne répondit pas ; l'idée de la mort lui paraissait terrible ; d'autre part, il ne pouvait se résoudre à devenir un bandit et à abandonner ceux qui lui étaient si chers ; il hésitait entre la voix de sa conscience et l'instinct de la conservation.

Enfin, les principes religieux qu'il avait reçus l'emportèrent, et il répondit avec fermeté :

— Tuez-moi si vous voulez, mais je ne serai jamais des vôtres.

Les malfaiteurs le regardèrent avec un étonnement où se mêlait une certaine admiration.

— A ton aise, mon garçon, lui dit le chef, mais tu prends là une décision bien grave ; aussi je veux te laisser le temps de la réflexion ; tu vas rester seul ici pendant vingt-quatre heures ; tu auras le loisir de peser le pour et le contre. Demain nous reviendrons, et si tu

es toujours dans les mêmes dispositions, tu me le diras ; j'espère pour toi que la solitude et le jeûne t'auront inspiré d'ici là des idées plus raisonnables. Attachez-le, vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers ses hommes.

Henri fut solidement attaché à un anneau scellé dans le mur, puis les faux monnayeurs s'en allèrent ; le dernier qui sortit était celui qui n'avait pas demandé sa mort. En passant près du captif il le poussa du coude et se baissa rapidement.

— Tu viens, lui cria le chef.

— Mais oui, je noue le lacet de mon soulier. Et il s'empressa sur les pas des autres.

Henri resta seul sans comprendre pourquoi l'homme l'avait heurté.

Heureusement, les bandits avaient laissé la lampe allumée.

La corde avec laquelle le prisonnier était attaché se trouvait assez longue pour lui permettre quelques mouvements. Comme il tirait dessus dans l'espoir vain de la rompre, il sentit sous ses pieds un corps dur : il le ramassa et vit avec joie que c'était un canif assez fort.

Le jeune garçon comprit alors le manège de l'homme qui lui avait poussé le coude.

— C'est sûrement lui qui a déposé ce canif à terre pour moi, se dit-il.

Henri ne se trompait pas ; cette homme plus jeune et moins endurci que ses camarades dans le mal, avait agi ainsi pour venir, dans la mesure de ses forces, au secours du pauvre garçon qui lui avait inspiré une grande compassion. Le prisonnier, transporté de joie, s'empressa de trancher ses liens, puis il courut à l'entrée du boyau, mais sa déception fut grande en voyant que la corde avait été retirée ; les faux monnayeurs avaient bien pris leurs précautions. Henri était incapable de sortir.

Il revint dans la caverne, l'examina en tous sens, furetant partout, faisant sonner les murs, mais il ne vit rien, pas une fissure, pas une crevasse, pas l'ombre d'une issue quelconque.

Vingt fois il recommença ses investigations sans plus de résultat. Enfin, accablé de faim, de fatigue et d'émotion, il se coucha sur une caisse et s'endormit profondément.

Pendant ce temps, sa famille se mourait d'inquiétude. On le cherchait partout en vain ; personne dans le pays n'ayant pu donner de ses nouvelles, on pensa qu'il s'était noyé. Ses parents, fous de douleur, ne rentrèrent chez

eux que lorsque la nuit ne leur permit plus de poursuivre leurs recherches ; les petites sœurs finirent par s'endormir, lasses d'avoir pleuré ; mais le père et la mère restèrent debout toute la nuit en proie à une affreuse angoisse.

Au matin, Henri s'éveilla dans l'obscurité, car la lampe s'était éteinte ; mais, grâce à sa lampe électrique, il put néanmoins avoir de la lumière.

La faim et la soif le dévoraient. En fouillant dans tous les coins, il trouva une carafe à demi remplie d'eau qu'il but avec avidité. Puis il se remit courageusement à chercher une issue, il lui semblait impossible que cette caverne n'en possédât pas d'autre que celle du puits.

A l'aide d'un des outils qui ne manquaient pas dans l'atelier souterrain, il recommença à sonder le sol et le mur. Et voici qu'en promenant sa lumière minutieusement sur les parois, il s'aperçut qu'à un certain endroit, la couleur n'était pas la même que celle de l'ensemble ; elle paraissait plus terne, plus grise et n'offrait aucun fragment de quartz. Il gratta avec son outil, quelques éclats tombèrent qu'il examina attentivement, c'était du plâtre.

Le cœur battant d'émotion, Henri creusa la paroi, et au bout de peu de temps, sentit son outil jouer dans le vide ; il y avait là une issue qui avait été bouchée ; il suffit au captif d'une demi-heure pour creuser dans ce mur friable un trou qui lui permit de passer de l'autre côté. Il se trouva alors dans une seconde caverne plus petite que la première, au milieu de laquelle sur un socle de pierre, était posé un coffret. Henri essaya de l'ouvrir ; les charnières rouillées cédèrent facilement et le couvercle soulevé laissa apercevoir des flots d'or, des diamants, des bijoux anciens et merveilleux ; une fortune de millionnaire.

Cette découverte prouva au jeune homme que l'issue de la caverne était certainement inconnue aux bandits.

Bien qu'ébloui par les splendeurs entrevues un instant, Henri ne s'arrêta pas à les examiner de plus près ; la conquête de la liberté avait bien autrement d'importance à ses yeux.

Il regarda autour de lui et aperçut un étroit passage, un couloir dallé et voûté comme une cave ; il s'y engagea résolument ; le couloir montait en pente douce ; au bout de dix minutes Henri se trouva en face d'une petite porte dont

les ferrures rouillées attestaient qu'on ne l'avait pas ouverte depuis longtemps.

A l'aide de son outil, Henri parvint sans trop de peine à faire sauter la serrure, il poussa le battant qui s'ouvrit au milieu d'un nuage de poussière ; il franchit le seuil et se trouva dans une cave qu'à sa grande stupéfaction il reconnut pour celle de ses parents.

Le jeune garçon bondit vers l'escalier, il le monta quatre à quatre, mais en arrivant dans le vestibule, suffoqué par la lumière et le grand air, il tomba sans connaissance après avoir jeté un cri qui fit accourir toute sa famille.

Les parents et les petites sœurs restèrent éperdus en voyant Henri pâle, inanimé, les yeux fermés et les mains ensanglantées.

Ils s'empressèrent de le porter sur son lit et de le soigner ; il revint à lui dans les bras de sa mère, et quand il eut pris de la nourriture, il conta sa tragique histoire.

Son père courut aussitôt avertir la police. La caverne des faux monnayeurs fut transformée en souricière, et quand les bandits s'y présentèrent, au lieu du prisonnier qu'ils y avaient laissé, ils y trouvèrent des gendarmes qui leur mirent le main au collet.

Leurs procès fut vite instruit et ils reçurent le châtement de leurs crimes, mais à la prière d'Henri, on usa d'indulgence envers celui auquel il devait la vie.

Quant au trésor découvert par le jeune homme, les recherches faites à son sujet apprirent qu'il avait appartenu à un riche original ayant habité la maison plus de cinquante ans auparavant. C'est lui qui avait fait creuser le passage souterrain aboutissant à la caverne pour mettre en sûreté son trésor.

Comme il n'avait laissé aucun héritier, la fortune fut partagée entre l'État de celui qui l'avait découverte.

Henri eut donc la joie de voir, grâce à lui, la fortune rentrer chez ses parents.

Il fut ainsi récompensé de la fermeté dont il avait fait preuve en s'exposant à la mort plutôt que de consentir à mener une vie coupable.

R. VALDOR

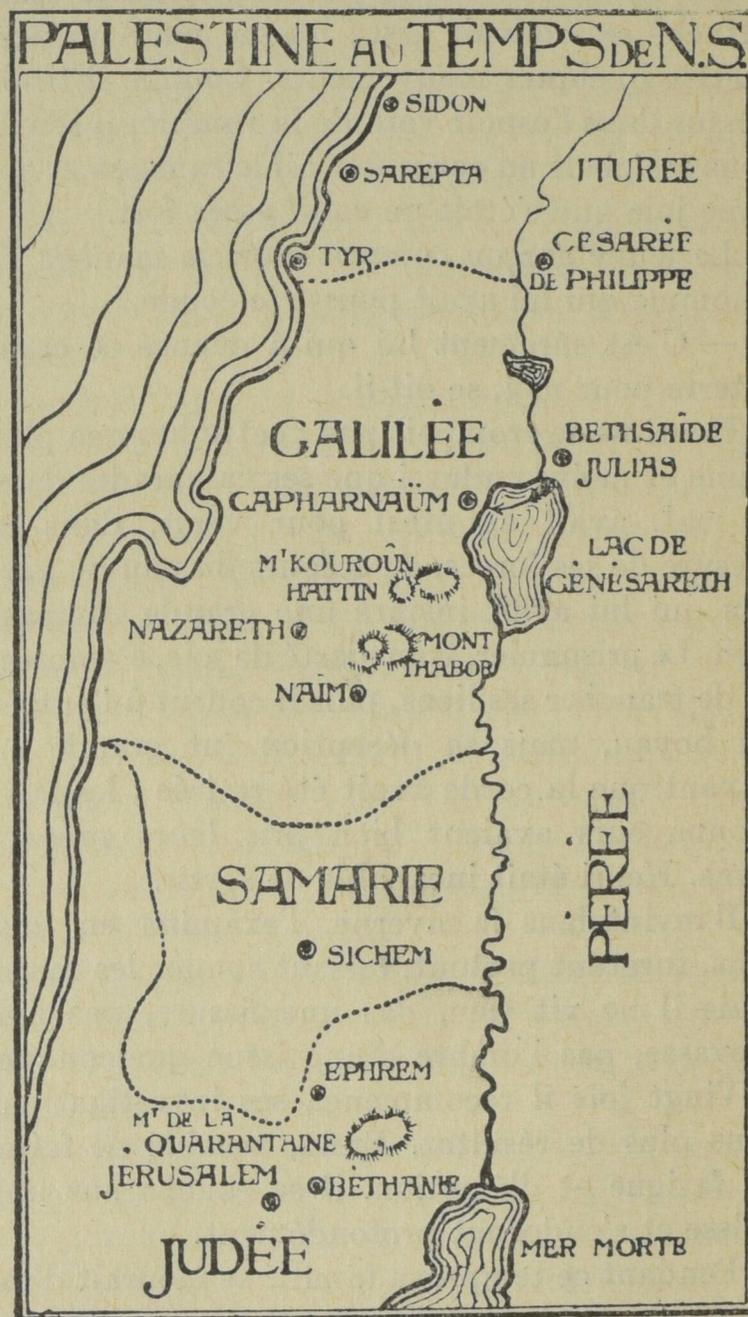
(L'Etoile Noëlisme.)

Se connaître, c'est le vrai ; se combattre, c'est le beau ; se vaincre, c'est le bien.

Abbé J. ROUX

UNE MOMIE VIEILLE DE 4,000 ANS

Des archéologues américains ont découvert à Louqsor la momie conservée d'une princesse égyptienne appartenant à la première dynastie thébaine et qui serait ainsi vieille de plus de 4,000 ans. Le cou et la poitrine de la momie sont couverts de tatouages représentant les emblèmes de sa caste ; les dents et les cheveux sont intacts. Des marques sur le cou, aux poignets, aux doigts et aux chevilles indiquent que la princesse portait des colliers et des bracelets qui ont dû être dérobés par les détrousseurs de momies. Une longue cicatrice sur le thorax, produite avec un fer rouge, donne lieu de penser que la princesse a succombé à une maladie du système respiratoire, que l'on traitait dans l'ancienne Egypte au moyen de cautères.



Carte des Évangiles du Temps de Carême

(Extrait du MISSEL ET VESPÉRAL par Dom Gaspar Lefebvre).

L'HONNEUR

L'HONNEUR est une vertu qui sied à l'humanité entière, mais davantage, se plaît-on à reconnaître, à la race française. La délicatesse de sentiments qu'il comporte, s'accommode mieux du caractère français que des tempéraments plus ou moins utilitaires des autres nations. Aussi bien l'histoire de France déborde de héros et martyrs de l'honneur, depuis Jean le Bon et François I, jusqu'au chevalier d'Assas ; du preux chevalier Roland des plaines de Roucevaux, de Jeanne d'Orléans, la libératrice du territoire français, à Guynemer, le chevalier moderne, continuellement vainqueur dans un champ clos immense, inconnu aux âges passés, puis victime héroïque d'un courage qui pour se satisfaire devait, chaque jour, se dépasser lui-même.

* * *

Dans son chapitre de "la Solitude", Montaigne définit longuement l'honneur et nous le présente comme la fierté intime d'une conscience intégrale. Sentiment donc d'une grande noblesse. Les tenants de l'honneur ont un souci extrême de la dignité personnelle. Ils veulent être difficiles jusqu'à satisfaire les plus légères réclamations de leur conscience. Ils sont des scrupuleux. Le monde les estime hautement, cela ne leur suffit pas, leur chaut peu même, si dans leur for intérieur ils doivent se mépriser pour avoir accompli une action d'éclat sans élévation suffisante de sentiment ou avec des motifs mesquins. Ils se défient de la raison dont le terre à terre ne leur convient pas. L'imagination et le cœur les inspirent. A Roncevaux, Olivier devant la foule des Sarrasins qui s'avancent, conseille à Roland de sonner du cor. "Ami Roland sonnez de votre cor. Charle entendra, ramènera l'armée... Ami Roland, sonnez de votre cor. Charle entendra, qui passe aux défilés". Mais Roland refuse de se soumettre aux dictées de la raison commune. Une autre voix lui commande un fier et juvénile héroïsme. Cette voix puise son inspiration à l'une des sources les plus riches, les plus profondes, les plus pures de la moralité humaine, à la plus accessible d'ailleurs, pour les hommes d'imagination haute et belle : dans le sentiment de l'honneur.

Il en ira de même pour le doge de Venise. Dandolo, aveugle et nonagénaire, et qui malgré tout demandera à son peuple assemblé, la permission de suivre les Croisés. Et Villehardouin, qui avait lui aussi une grande âme, rapporte le fait avec une simplicité digne de la véritable grandeur. Car du sentiment de l'honneur, Villehardouin comprend toute la vigueur, la délicatesse et le sérieux.

L'honneur empêche saint Louis, en Egypte, de faire tort aux Sarrasins d'une somme de dix mille livres, dont Philippe de Nemours les avait frustrés par ruse et pour le compte du roi.

L'honneur force Joinville, malgré son jeune âge, à conseiller au roi, contre l'avis des barons, de tenir campagne en Terre-Sainte, après l'échec des Croisés devant Saint-Jean d'Acre.

Mais dans ces deux exemples, nous apercevons une nuance plus délicate du sentiment de l'honneur. Saint Louis et Joinville ne se contentent pas, en effet, de ce qui satisfait l'honneur de leurs compagnons. Ils cherchent mieux, ils veulent accomplir le devoir, non seulement du chevalier, mais encore du chevalier chrétien.

Du reste, rien ne marque mieux la teinte nouvelle que prend le sentiment de l'honneur sous l'influence du christianisme que cette distinction établie par saint Louis entre un "prud'homme" et un "preux homme". Joinville n'a pas manqué de noter ces belles paroles du grand roi. "Dieu donne grande grâce au chevalier chrétien qu'il souffre être vaillant de corps et qu'il souffre en son service en le gardant de péché mortel, et celui qui ainsi se gouverne, on doit l'appeler prud'homme parce que cette prouesse lui vient du don de Dieu". On appelle les autres preux hommes "parce qu'ils sont preux de leur corps et ne redoutent ni Dieu, ni le péché". Plus la morale chrétienne, on le voit pénétrer le cœur du chevalier du moyen-âge, plus le sentiment de l'honneur y devient noble, élevé, exigeant.

Toutefois, quand l'esprit chrétien diminuera, le sentiment de l'honneur gardera une certaine élévation. Le joyeux vivant Rabelais écrira des Thélémites : "En leur reigle n'estoit que ceste clause : Fay ce que voudras, parce que gens liberes, bien nez, bien instructz, conversans

en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faitz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur”.

* * *

Aussi bien le sentiment de l'honneur est-il un puissant tonique de l'âme humaine. Et si l'on veut une confession de ce que peut ce sentiment pour réparer notre faiblesse, Montaigne nous l'offrira. Il écrit : “ Le neud qui me tient par la loy d'honesteté me semble bien plus pressant et plus poisant que n'est celuy de la contrainte civile. On me garrote plus doucement par un notaire que par moy. N'est-ce pas raison que ma conscience soit beaucoup plus engagée à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs, ma foy ne doit rien, car on ne luy a rien presté ; qu'on s'ayde de la fiance et assurance qu'on a prise hors de moy. J'aymeroi bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix que de ma parole. La condamnation que je fais de moy est plus vifvre et roide que n'est celle des juges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune ; l'estreinte de ma conscience plus serrée et plus sévère : je suy laschement les devoirs auxquels on m'entraîneroit si je n'y allois. Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grâce ny d'honneur”.

Voici maintenant des exemples de l'efficacité de ce sentiment. C'est l'honneur qui soutient le vieux commandant d'Alfred de Vigny dans “Laurette ou le cachet rouge” (Servitude et Grandeur Militaires) ; lui inspire le sentiment du devoir ; lui enlève tout remords de l'obéissance absolue, toute honte de la pauvreté ; le maintient dans l'abnégation la plus complète : moine nouveau d'un couvent nomade et qui aurait fait les vœux de pauvreté et d'obéissance.

La fierté d'un honneur intact anime le vieil adjudant de “la veillée de Vincennes”, scrupuleux sur la moindre faute d'indiscipline ou de négligence, “ sans ambition, sans vanité, sans luxe, toujours esclave et toujours fier et content de sa Servitude...”

Et le capitaine Renaud est encore un de ces esprits élevés pour qui la grandeur du métier des armes paraît être moins dans la gloire de combattre que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir avec constance un devoir quelquefois pénible,

Mais pour créer ces trois caractères, Alfred de Vigny avait puisé dans le meilleur de son cœur. Comme Vauvenargues, auquel il ressemble par le caractère et par quelques traits de sa vie, Vigny croit en la religion de l'honneur et en l'efficacité de cette religion. Et c'est pour confesser cette croyance qu'il écrit les trois récits encadrés de commentaires de “ Servitude et grandeur militaires”. A la suite de Montaigne, Vigny croit que la conscience, l'homme intérieur est tout, et que le jugement de l'homme intérieur, place une personne bien au-dessus de ses juges. Sentir sa conscience, ne s'appuyer que sur elle, considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, “ comme de ridicules forfanteries et un peu de hasard” qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, c'est en quoi, pour Vigny, consiste la merveilleuse efficacité de l'honneur. Car l'honneur c'est pour lui “ la conscience exaltée... la pudeur virile... le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente...”

Et quelle que soit sa source le sentiment de l'honneur est toujours puissant, toujours beau et toujours efficace. “ Il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs et lentement accomplis et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit, ou d'une violente indignation ; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais ; il a des tolérances merveilleuses, de délicates bontés, des indulgences divines et de sublimes pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme”. Enfin “ ce sentiment de l'honneur qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévoté” devient pour Vigny, la religion d'un dieu antique, qu'il faut se garder de traiter en faux Dieu, car “ la pierre de son autel est peut-être celle du Dieu inconnu”.

A la vérité, l'honneur inspiré par l'estime de soi est un sentiment légitime. Dieu nous en a dotés pour soutenir notre personnalité, nous donner conscience de la justesse de nos idées, de la vigueur de nos forces et de nos droits. Sans ce sentiment de l'honneur ou de la dignité personnelle, l'homme tomberait dans une lâcheté qui ne saurait entreprendre une affaire périlleuse, ni défendre la faiblesse et l'innocence opprimées. En outre, dans l'exercice du commandement

la dignité personnelle communique au chef une assurance qui entraîne la prompte soumission des subordonnées.

* * *

Toutefois, il faut aussi considérer la religion de l'honneur sous quelques autres angles, qui lui sont moins favorables, car malheureusement, il est impossible de fonder en raison une morale de l'honneur. La morale doit commander au nom d'une autorité supérieure, extérieure à nous, qui nous demandera compte un jour de nos actes, et qui a placé déjà en nous cette voix de la conscience qui avertit du bien et du mal. Et la morale de l'honneur ne peut commander à un individu que par cet individu lui-même ; l'homme d'honneur est à lui-même son propre législateur. Maître absolu, unique de son commandement, il l'est aussi de son obéissance

— S'il désobéit, il sentira qu'il se manque à lui-même, et il souffrira.

— Oui à condition qu'il s'en aperçoive."

Car il y a bien des gens à qui l'honneur ne parle que rarement ; beaucoup auxquels il ne dit jamais rien de sérieux ; un grand nombre à qui il ne parle jamais. Du reste, Jean-Jacques Rousseau donnait un jour ce conseil original et vrai : "Défiez-vous de l'honneur humain, c'est bien peu de choses quand le soleil est couché".

Et que contient le code de l'honneur ? On ne sait pas au juste. Ce code diffère étrangement en deça et au-delà des Pyrénées, ou suivant qu'on se trouve d'un côté ou de l'autre des Alpes. Ajoutons qu'il contient de notables divergences suivant les siècles et les époques. L'Espagne et l'Italie ont leur manière d'entendre l'honneur ; la France une autre. Le Moyen-Age concevait ce sentiment d'une façon, la Renaissance le comprenait d'autre manière. Bref, le code de l'honneur varie continuellement dans le temps et dans l'espace. Comment alors établir une morale sur des principes aussi instables, et sujets, d'ailleurs, à l'interprétation de chaque conscience ?

Il ne faut pas oublier, en outre, que le sentiment de l'honneur se réduit à une vertu : la force, ou plutôt à une force unique, celle qui se fonde principalement sur l'orgueil ; que l'orgueil peut faire un surhomme, mais que l'orgueil trompe souvent sur lui-même et sur les principes en jeu dans la vie ; et qu'il n'y a rien là pour les devoirs non pas seulement d'humilité et de tempérance, mais encore de charité et de justice

et le monde d'obligations — ce sont les plus graves — qui en découlent.

Emile Faguet écrivit un jour tout un volume sur la morale de l'honneur, mais il ne réussit pas mieux que ses devanciers à résoudre les objections posées. Aussi, "étrange morale, s'écrie M. Le Bidois, que celle qui, non seulement dans un nombre infini de circonstances, n'aurait rien à nous dire sur ce que nous devons faire, mais de plus, dans les occasions les plus graves, ne saurait pas nous dire ce qu'il ne faut point faire ! que l'on pourrait tourner à autoriser tous les crimes, pour peu qu'ils fussent accompagnés de quelque chose de haut !"

* * *

Il faut donc conclure à la noblesse et à l'efficacité du sentiment de l'honneur, mais en prenant garde qu'il ne suffit pas à prémunir contre les défaillances, et qu'en face des grands intérêts, des grandes passions, des grandes épreuves, on doit chercher ailleurs un solide point d'appui. Et nous dirons, avec Bossuet, que l'honneur est "un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence", qu'il faut se garder de le proscrire, mais seulement "lui rendre son usage véritable."

FERDINAND BÉLANGER.

L'ÉDUCATION ET L'ÉGLISE

Les congrégations religieuses sont d'inépuisables pépinières d'éducateurs... et ces hommes, ces femmes qu'elles préparent à l'œuvre sacrée de l'éducation, elles les excitent au travail, soutiennent leur ardeur en leur parlant de charité, d'abnégation, de dévouement, en leur représentant l'œuvre éducatrice comme un sacerdoce qui forme les âmes, comme un apostolat qui ouvre à la vérité le chemin des esprits et des cœurs. C'est de cette hauteur que l'éducateur ecclésiastique, que l'instituteur religieux envisage sa mission, et c'est par ces principes qu'il alimente son zèle. L'éducation ainsi considérée n'est pas un travail qui se paie... c'est l'œuvre d'une âme qui se donne par l'abnégation, l'oubli de soi, qui se dévoue à d'autres âmes, pour les instruire, les élever jusqu'à son propre niveau moral. — *La Nouvelle-France.*

Recette pour les belles-mères

— Alors, Madame, votre garçon et votre fille vont se marier dans quelques jours, et vous allez monter au grade de belle-mère ?

— Monter !.. hum !.. dites descendre, Monsieur, ce sera plus exact, car les belles-mères n'ont pas, en général, une très bonne réputation. "Aimable comme une belle-mère !" est une expression qui ne passe pas pour un compliment et, instinctivement, on a l'impression de griffes vous caressant la peau, ou tout au moins d'une personne renfrognée, hargneuse et grincheuse. N'est-ce pas votre avis ?

— Il y a belle-mère et belle-mère. Si plusieurs sont détestables, il y en a beaucoup d'autres qui valent leurs gendres et leurs brus par dessus le marché. D'ailleurs, j'en suis convaincu, une belle-mère peut, si elle le veut, conquérir une place de choix dans le cœur de son gendre ou de sa bru.

— Vrai ? Alors, faites patenter de suite votre secret, Monsieur, et je vous promets que vous ferez rapidement une grosse fortune. Moi, la première, je retiens quelques flacons de votre élixir, car je voudrais bien m'assurer l'affection de mon gendre et de ma bru.

— Madame, mon secret n'en est pas un. Je vais vous le confier gratuitement... à la condition d'en faire part à toutes les belles-mères présentes et futures de votre connaissance.

— Vous êtes bien aimable, Monsieur.

— Quand, avant leur voyage de nocés, les mariés viendront vous faire leurs adieux, adressez-leur un petit discours.

— Un discours ? Moi ? Mais vous n'y pensez pas !

— Dites-leur tout simplement, avec la délicatesse qu'une femme sait y mettre :

" Mes enfants, je vous aime de tout mon cœur et je vais vous en donner une preuve convaincante : Jamais je ne me mêlerai de vos affaires, à moins d'y être invitée par vous deux, à genoux, et encore ! En dehors de ces circonstances exceptionnelles, je me contenterai de prier pour vous et d'adresser à Dieu des vœux bien sincères pour votre bonheur. Pour m'éviter l'occasion de succomber à la tentation de me mêler de vos affaires, j'exige que vous preniez un logis à part

et à plusieurs arpents d'ici, et que vous ne veniez me voir qu'ensemble. Mes enfants, je vous bénis."

En vous entendant, votre gendre va s'épanouir comme une rose, votre bru aura des envies folles de vous sauter au cou... pour vous embrasser. Pendant le voyage de nocés, au rayon de la lune de miel, on parlera de votre délicatesse, de votre bonté...

— Vous voulez rire ?

— Je suis sérieux, très sérieux, au contraire. Car, pourquoi tant de jeunes ménages passent-ils si vite à la lune rousse ? Cherchez et souvent, trop souvent, vous trouverez l'influence de la belle-mère. C'est que, sans toujours s'en rendre compte, elle jalouse son gendre ou sa bru. Elle leur en veut instinctivement de l'avoir supplantée dans le cœur de son fils ou de sa fille. Pour reconquérir la place qu'elle croit perdue, elle cajole son enfant, provoque des confidences, sème des soupçons, prend parti contre l'envahisseur, et vous l'entendez murmurer avec des trémolos dans la voix : " Pauvre petit ! Chère petite ! Ah ! le sans-cœur ! Mets-le donc à sa place ! " etc., etc...

— C'est vrai, Monsieur, c'est bien ainsi que les choses se passent assez souvent !

— Je ne le sais que trop. Et la mère, oubliant que son fils ou sa fille n'est plus sous sa tutelle, s'occupe de toutes les affaires du jeune ménage, donne son avis, critique, blâme, dit son mot sur tout, veut diriger, s'impose jusqu'à ce qu'enfin le gendre ou la bru se fâche et l'envoie promener en termes plus ou moins polis. De là des divisions, des mésintelligences, de la discorde, des rancunes dans la famille. Si la belle-mère, au lieu d'attiser la désunion, restait chez elle et se contentait de dire à sa fille ou à son fils, quand ceux-ci viennent lui parler de leurs bobos : " Mes enfants, aimez-vous bien l'un et l'autre, pardonnez-vous vos travers mutuellement, priez le bon Dieu comme je le fais moi-même pour vous afin que vous restiez toujours bien unis, et réglez vos difficultés entre vous ". Tout irait bien mieux.

On dit : " Loin des yeux, loin du cœur." C'est vrai, en général, mais il y a exception pour les belles-mères. Plus elles sont loin des yeux, plus elles sont près du cœur ; leur discrétion leur gagne la sympathie.

— Vous avez raison, Monsieur, et je suivrai votre avis.

— Tant mieux pour vous et pour vos enfants. Tout le monde voudra vous avoir pour belle-mère. Mais n'oubliez pas de faire un peu de réclame en faveur de mon système. Je crois que bien des jeunes ménages s'en trouveraient mieux.

(Autour du Foyer Canadien.)

Dans la boue...

C'était dans les premiers temps du premier Empire : il y avait fête aux Tuileries.

Formidables et superbes allaient, venaient et parlaient ces hommes de bronze qui avaient vaincu l'Europe et contre lesquels l'Europe se levait. Parmi eux rayonnait d'un feu sombre la figure césarienne et terrible de Napoléon. On causait, et ce qui s'agitait dans cette causerie, c'était le sort même du monde. Sur un vaste tapis brodé par les mains exquises de l'art, entouré de merveilles dont il faisait ses jouets, l'enfant impérial était à demi couché. Des femmes dont les pierreries brillaient comme des étoiles, des reines assises dans des nuages de dentelles, des jeunes filles d'une grâce enfantine, écoutaient, ou s'amusaient à lutiner le prince, celui qu'on appelait le Roi de Rome.

Par un pénible contraste avec ces splendeurs, on apercevait à travers la fenêtre un groupe hideux de malpropreté. C'étaient des gamins sordides qui s'amusaient à se vautrer dans la boue du quai, l'horrible boue de Paris.

Le Roi de Rome était triste, inattentif, agacé, mécontent. Il repoussait toute caresse et semblait tourmenté par un mal indéfinissable.

L'empereur s'approcha.

— Qu'as-tu, mon fils ?

— Tout cela m'ennuie, dit l'enfant en montrant d'un geste les statues, les tableaux, les chefs-d'œuvre qui peuplaient le salon.

— Tout cela, c'est l'art, reprit Napoléon.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant, en désignant les hommes d'état, les généraux, et, faisant sans doute allusion à ces conversations trop élevées pour lui, à ces gigantesques plans de bataille, à ces idées d'où dépendait le sort de la terre.

— Tout cela, c'est le génie et la gloire, dit l'empereur.

— Tout cela m'ennuie, répéta l'enfant, une troisième fois, en indiquant le cercle charmant des jeunes femmes au milieu desquelles il était placé.

— Tout cela, c'est la beauté... Que veux-tu donc, ambitieux terrible ! fit alors le César tout-puissant en se penchant vers ce blond visage qui brillait de quelque désir inconnu.

— Père, dit l'enfant, en étendant son petit bras vers la fenêtre, je voudrais moi aussi aller me rouler dans cette belle boue.

Hélas ! combien d'hommes moins excusables que cet enfant sont insensibles à la beauté, à l'art et au génie, et rêvent, au milieu des splendeurs, d'aller se rouler dans la boue.

L'immonde leur manque ; ils ont la nostalgie de la fange.

A l'examen

L'examineur vient d'interroger un candidat :

— Ma question vous embarrasse peut-être, mon ami ?

— Oh ! Monsieur, ce n'est pas la question, certes, je la sais, mais c'est la réponse qui m'embarrasse, et si vous voulez bien...

— Une autre question, une question de géométrie. Savez-vous ce qu'est un *cercle* ?

— Oh ! oui, Monsieur, c'est un endroit où papa va tous les soirs ! ..

— Décidément, vous répondez à côté de mes questions. Passons à l'étymologie. Pourriez-vous me dire ce qu'indiquent les syllabes *archi* qu'on trouve au commencement de certains mots, dans *archiduc*, par exemple ?

— Ces syllabes marquent une idée de supériorité, de grandeur de suprématie.

— Ah ! enfin, c'est très bien ! Qu'est-ce donc qu'un *archipel* ?

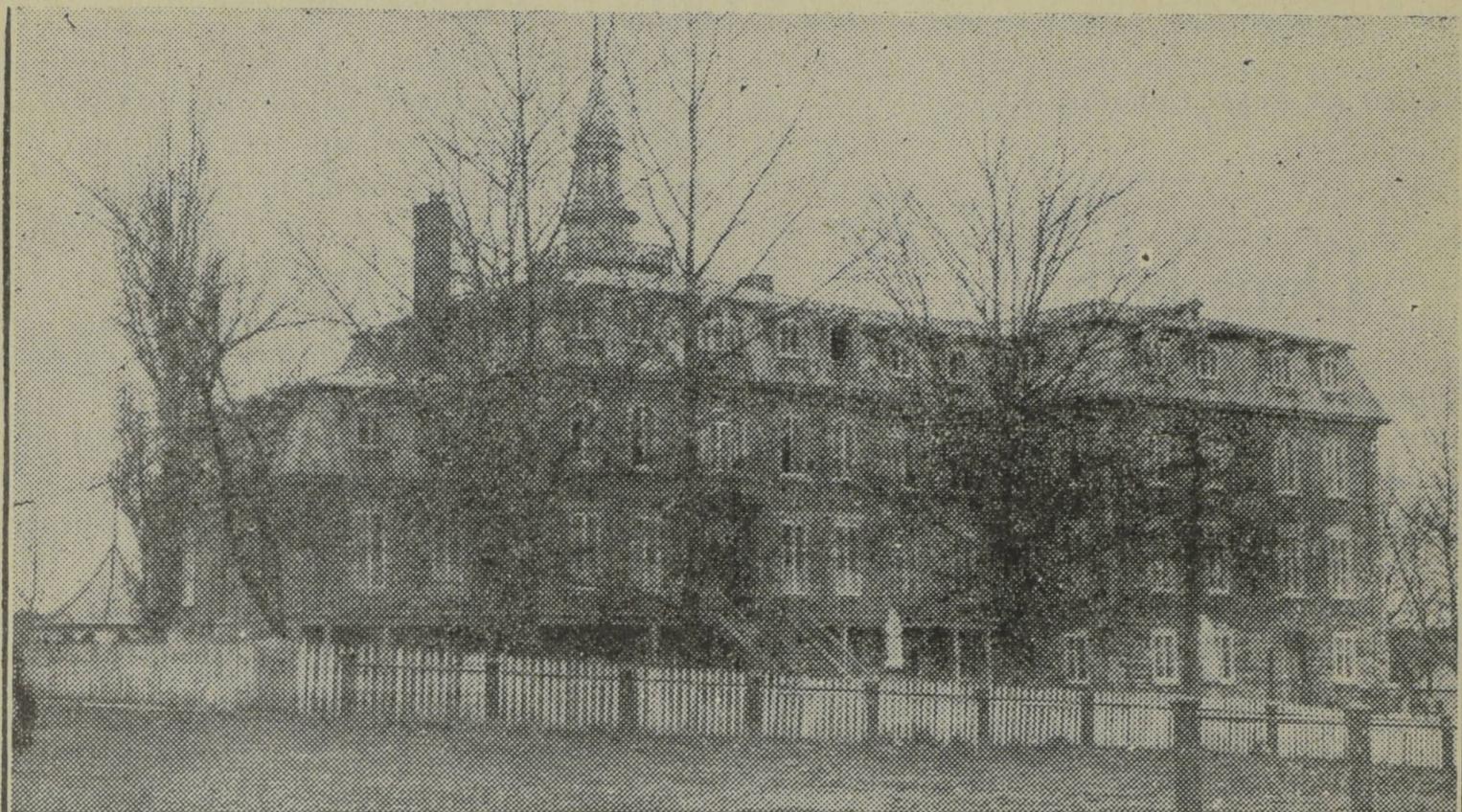
— C'est, Monsieur, une pelle plus grande que les autres.

— Hum !... Faisons maintenant un peu de mythologie. Qu'est-ce *Prométhée* ?

— *Promettez*, Monsieur, c'est la deuxième personne pluriel de l'impératif du verbe *promettre*.



EPHEMERIDES CANADIENNES



LE COUVENT DE SAINT-GEORGES DE BEAUCE, incendié dans la nuit du 3 au 4 janvier.

JANVIER 1923

1.— La nouvelle loi fédérale décrétant un impôt de deux sous sur tout reçu ou quittance pour un montant de \$10.00 ou plus devient en force avec la nouvelle année.

2.— Les religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec acceptent la direction d'un hôpital qui sera bientôt fondé dans la paroisse du Très Saint Sacrement de notre ville.

— La quête de la guignolée à Québec et à Lévis rapporte, cette année, la somme de \$12,955.00.

— Le revenu des douanes et de l'accise du Canada atteint \$206,772,230.00 pour neuf mois. C'est une augmentation de \$32,572,724.00 sur la période correspondante de 1921.

3.— D'après les statistiques de la morgue, à Montréal, 32 personnes ont succombé, en cette ville, au cours de l'année dernière, aux suites de l'empoisonnement par les narcotiques.

— D'après des statistiques dressées par les autorités conjointes du fédéral et des provinces, la récolte du blé au Canada, pour 1922, est évaluée à 319,425,000 minots, la plus forte qui ait été enregistrée depuis 1915.

3-4.— Pendant la nuit du 3 au 4, le feu détruit de fond en comble le couvent de St-Georges de Beauce, dirigé par les Sœurs du

Bon-Pasteur de Québec. Les pertes s'élèvent à plus de \$100,000.00.

4.— Un mystérieux incendie détruit l'école Provencher de Saint-Boniface.

— On apprend que le Dr R.-M. Coulter, sous-ministre des Postes, depuis 1897, a été mis à sa retraite le 1er janvier courant.

7.— A la cathédrale de Montréal, Mgr A.-V.-J. Piette, vicaire général du diocèse, reçoit les insignes de Protonotaire apostolique, dignité à laquelle il vient d'être élevé par Sa Sainteté Pie XI.

9.— Sir Allen Aylesworth, ancien ministre dans le cabinet Laurier, est nommé sénateur au siège laissé vacant par le sénateur Proudfoot, décédé.

10.— La Législature de la Province de Québec est dissoute et les élections provinciales sont fixées au 5 février prochain.

12.— Le ministère de la marine à Ottawa vient de nommer vingt cinq inspecteurs dans les principales villes du pays pour voir à ce que les règlements concernant les appareils radio-télégraphiques soient observés. On a émis jusqu'à date 9,000 licences pour appareils receveurs, 1,800 pour appareils transmetteurs et 50 pour stations commerciales.

— A la prochaine session fédérale on demandera une charte créant "La Banque des culti-

vateurs " avec bureau principal à Québec et un capital de \$2,000,000.00.

13.— Le premier ministre de Québec, l'hon. L.-A. Taschereau, publie un manifeste électoral dans lequel il énumère les œuvres de son gouvernement.

15.— M. Saraut, ministre des Colonies dans le Cabinet de France, est de passage à Halifax. Il se rend, en visite officielle, aux îles françaises de St-Pierre et Miquelon.

16.— A la session fédérale qui va s'ouvrir, le 31 janvier, l'adresse en réponse au discours du Trône sera proposée par M. Putnam, de Colchester, N.-B., et par M. Rhéaume, de Jacques-Cartier, P. Q., deux nouveaux députés.

17.— On apprend à Québec, que M. l'abbé Joseph Gauvin, curé de Témiscamingue-nord, a été choisi par ses confrères comme administrateur du diocèse de Haileybury, laissé vacant par la mort récente de Mgr Latulipe.

— En Floride, où il était allé pour refaire sa santé, décède subitement l'hon. W.-C. Kennedy, ministre des Chemins de fer et des Canaux dans le gouvernement King.

18.— Le gouvernement de la province de Québec donne l'autorisation à la Commission des Eaux Courantes de signer un contrat avec la Cie Price Brothers et la Cie de Pulpe de Chicoutimi pour la construction d'un barrage au Lac Kenogami, barrage qui coûtera au moins \$2,700,000.00.

20.— Le pont de glace prend sur le Saint-Laurent entre Les Trois-Rivières et Ste-Angèle-de-Laval.

— Une explosion de gaz acétylène se produit dans une cave à St-Paul du Buton, Montmagny, et la maison est démolie puis détruite par l'incendie. Trois personnes y sont tuées et deux autres sont blessées.

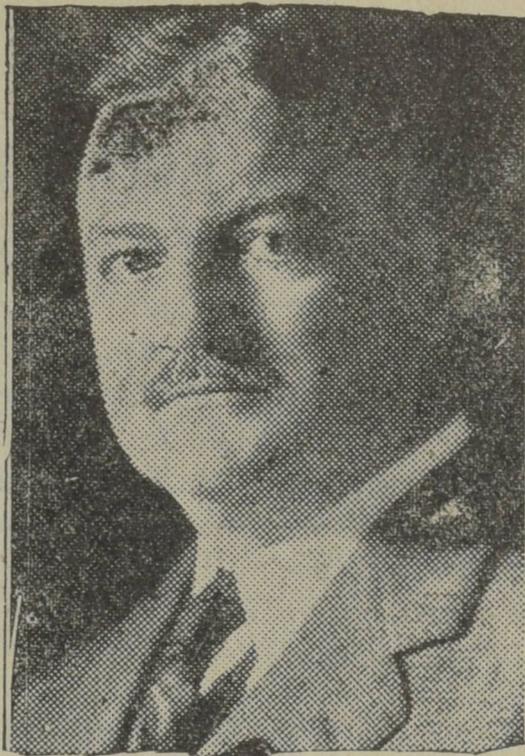
22.— Le chef oppositionniste dans la province de Québec, M. Arthur Sauvé, publie un manifeste électoral qui constitue une charge à fond contre la politique générale du gouvernement Taschereau.

— Au congrès annuel de l'Association forestière du Canada, à Montréal, l'hon. M. Adélar Turgeon, président du Conseil législatif de Québec, est élu président de cette association.

— L'électorat de l'Île du Prince-Edouard vote, par plébiscite, l'adoption de restrictions nouvelles dans le régime de prohibition de l'alcool dont jouit déjà cette province. Par une majorité de plus de 5,000 voix, le peuple décide que l'importation de l'alcool pour réexportation sera désormais interdite.

24.— Le premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, l'hon. M. Murray se retire d'office et passe les rênes à son collègue, M. Armstrong, ministre des mines. L'hon. Murray était premier ministre depuis bientôt vingt-sept ans.

25.— L'hon. M. Foster, premier ministre du Nouveau-Brunswick, donne lui aussi sa démis-



FEU L'HON. W.-C. KENNEDY

sion, et il est remplacé par M. P.-J. Véniot, ministre des Travaux publics, dans le cabinet Foster. Le nouveau premier ministre est un acadien.

26.— A une assemblée des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, tenue à l'Hôtel-de-Ville, M. Louis Létourneau, M.P.P., est élu président général de cette Société.

28.— Un incendie détruit le couvent de Saint-Gédéon du Lac St-Jean, tenue par les Sœurs de N.-D. du Bon-Conseil.

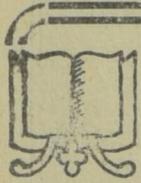
29.— L'appel nominal a lieu aujourd'hui, dans tous les comtés de la Province de Québec, pour les élections qui auront lieu le 5 février prochain. Quatre candidats libéraux sont déclarés élus par acclamation. Ce sont : l'hon. Caron, aux Îles de la Madeleine ; l'hon. Francœur, dans Lotbinière ; MM. Louis Létourneau, dans Québec-Est, et Aurèle Leclerc dans Québec-Comté.

30.— Une grande usine des chantiers Davie, à Lauzon, employant près de deux cents ouvriers, est complètement détruite par un incendie.

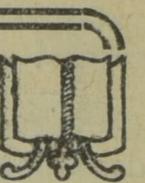
— Deux mille milles carrés de limites à bois, sur les bords de la rivière Manicouagan, sont vendus à l'enchère, à l'Hôtel du Gouvernement, et adjugés à l'Ontario Paper Company, à raison de \$6.05 le mille pieds de bois.

31.— La deuxième session du XIVe Parlement canadien s'ouvre cet après-midi à Ottawa.

— Quelques candidats oppositionnistes s'étant retiré de la lutte, les libéraux élus par acclamation sont maintenant au nombre de sept.



Gauserie scientifique



La machine humaine

LE PANCRÉAS

*** *Le* pancréas est une autre des glandes importantes de l'abdomen. Situé à la partie postérieure de la poitrine, en arrière de l'estomac, au niveau de sa petite courbure qui, ainsi que nous l'avons vu, est à sa partie supérieure, il représente une masse jaune rougeâtre, de forme allongée. Touchant la rate par son extrémité gauche, elle bute sur le duodenum à son extrémité droite.

Le duodenum est cette partie de l'intestin qui sort immédiatement de l'estomac. Il se replie en demi-cercle, et c'est dans la concavité de ce demi-cercle que se rencontre l'ampoule de Vater, ou grande caroncule, point (a) d'aboutissement des canaux de Wirsung et Cholédoque. Le Cholédoque est le déversoir de la bile du foie. Le canal de Wirsung, qui court de la queue à la tête du pancréas est le grand drain de cet organe.

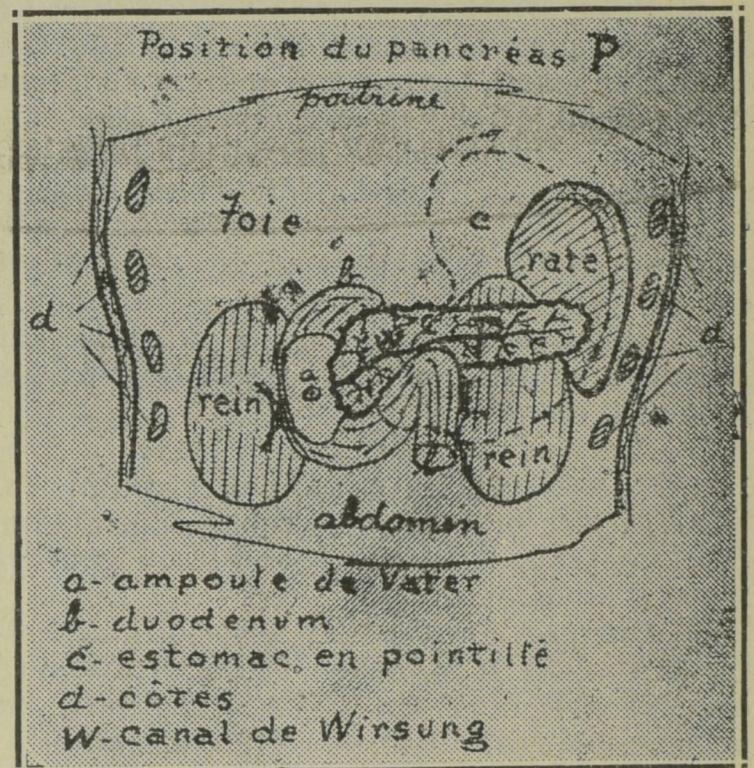
Le pancréas est une glande en grappe. On ne peut en donner une meilleure idée qu'en la comparant à une grappe de nos cerises. La queue de la grappe représente le canal collecteur et les cerises les cellules glandulaires. Comme toutes les glandes, celles-ci sont constituées par des cellules qui secrètent le liquide pancréatique, lequel se déverse dans le duodenum par le canal de Wirsung.

Ces premières glandes, qu'on pourrait appeler glandes à sécrétion externe, sont séparées par ce qu'on désigne sous le nom de îlots de Langherans. Ce sont aussi des cellules glandulaires, mais d'une

autre nature que les autres ; elles secrètent une substance encore peu connue, dont elles se débarrassent dans les vaisseaux capillaires voisins. Ce sont des glandes du groupe de celles qu'on est convenu d'appeler endocrines.

A ces deux sortes de glandes se rattachent les deux grandes fonctions du pancréas.

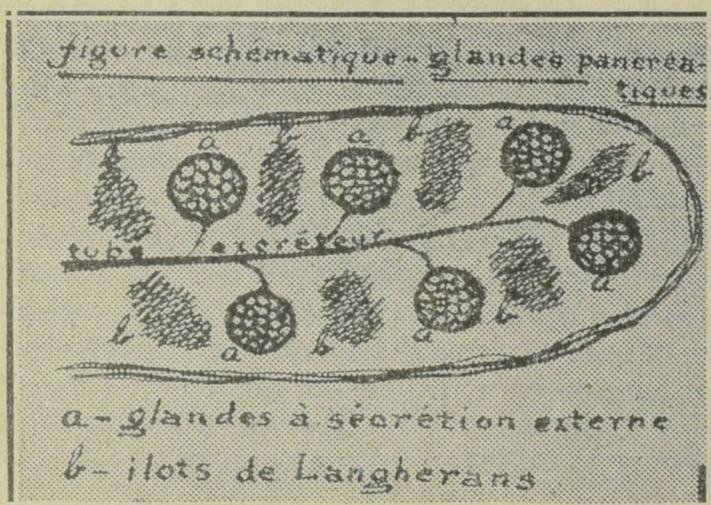
Le pancréas est un des organes les plus solidement maintenus de l'abdomen. Le duodenum, auquel il est rattaché par son canal excréteur, et qui entoure sa tête, le maintient solidement ; à droite le péritoine forme un repli (meso), qui le fixe à la paroi postérieure de l'abdomen ; enfin les vaisseaux sanguins qui l'irriguent, et qui sont courts et gros, lui sont une dernière cause de solidité, et non la moindre.



Quelles sont les fonctions du pancréas dans la machine humaine?

Il sert au chauffage, ou plutôt à la digestion.

Le liquide pancréatique secrété par les glandes en grappe, émulsionne les graisses, qu'il rend assimilables, dissout les albuminoïdes, qu'il transforme en peptones, agit enfin sur les substances farineuses, qu'il transforme en glucose. Cela suppose dans le liquide pancréatique l'existence de trois ferments différents, qui ont en effet



été isolés. La trypsine est le plus connu de ces ferments.

Le rôle de ce liquide pancréatique est de beaucoup plus important que celui du suc gastrique. En effet, on peut vivre sans estomac, mais on ne peut vivre sans pancréas.

Lorsque la sécrétion des glandes en grappe diminue, et cela arrive durant la maladie de cet organe, dont le cancer, qui affecte particulièrement ces glandes est le plus fréquent, un des symptômes les plus apparents qui se produisent est la non digestion des graisses ; elles apparaissent alors dans les selles, et jusque dans les urines.

Une autre maladie provoquée par le non fonctionnement du pancréas, lorsque l'affection atteint ces sortes de cellules que nous avons appelées endocrines, est le diabète.

Ce côté de la question est beaucoup moins connu que le premier. Mais si on ne sait encore trop comment l'expliquer, on constate qu'une lésion du pancréas provoque immédiatement la présence de sucre dans l'urine.

Les physiologistes ont fait, sur ce point, des expériences fort concluantes. Ils ont opéré sur des chiens.

On fut longtemps avant d'arriver à enlever le pancréas sans provoquer la mort immédiate. Mais enfin on y arriva. Et l'on constata ceci : que l'ablation totale du pancréas était suivie, dans les vingt-quatre heures de la présence de grandes quantités de sucre dans l'urine, avec les autres symptômes du diabète : soif inextinguible, faim insatiable, augmentation de la quantité des urines. L'amaigrissement était rapide et profond. La mort survenait en deux ou trois semaines.

Il est remarquable que ce diabète expérimental ne se produit que si le pancréas est totalement enlevé. Si on en laisse la moindre parcelle, le sucre n'apparaît pas dans les urines.

Les maladies du pancréas sont peu connues, et le traitement en est aussi difficile que peu consolant.

Nous avons vu qu'il était le siège de cancers relativement fréquents.

Comme dans le foie, et comme dans le rein, il peut aussi s'y former des calculs qui obstruent le canal de Wirsung, ou se fixent dans l'ampoule de Vater. Ces calculs sont presque exclusivement formés de carbonate de chaux, uni à une faible

proportion de phosphate de chaux et de matière organique.

LE VIEUX DOCTEUR.

Le café est-il un aliment ?

*** LA consommation du café a augmenté depuis quelque vingt ans dans des proportions fantastiques. Il était jadis, *** dans beaucoup de familles, à la campagne surtout, pour ainsi dire inconnu. Il ne paraissait sur la table que les dimanches et jours de fête.

Aujourd'hui, il est le breuvage réputé indispensable des plus grands et des plus petits. On en consomme, chaque année, des centaines et des centaines de millions de kilogrammes, et la part de la France dépasse de beaucoup cent millions.

Le café est connu en Europe depuis le milieu du XVII^e siècle. Il est entré en France par Marseille où fut fondée, vers la fin du siècle, le premier "café". Dieu sait si le terme a fait fortune.

Le caféier, dont il existe plusieurs espèces très répandues : le *coffea arabica*, le *coffea mauritania* le *coffea liberia*, et qui est cultivé actuellement dans les régions tropicales de toutes les parties du monde, semble originaire de l'Abyssinie. C'est un arbrisseau toujours vert de quatre à cinq mètres de hauteur, qui donne des fruits rouges comparables aux cerises et que d'ailleurs on appelle communément "cerises". Le fruit comporte lui-même deux loges, habitées chacune par une graine verdâtre de la forme d'une fève, avec une face bombée et l'autre, plane creusée d'un petit sillon ; c'est le grain de café qui, après torréfaction, va prendre l'aspect que nous lui connaissons et acquérir l'arôme particulier qui nous le fait aimer.

Le café contient de l'eau, des matières grasses, du sucre, de la cellulose en grande proportion, des substances azotées pour une très faible partie, des cendres et enfin et surtout de la caféine dans une proportion moyenne de 1,16 pour 100.

La caféine est la substance capitale du café, la substance agissante qui lui donne ses propriétés. Or, on connaît relativement bien les propriétés de la caféine. Sur le cœur, d'abord, dont elle augmente admirablement l'énergie ;

sur l'appareil respiratoire, dont elle favorise le jeu en diminuant, par exemple, pour ne citer qu'un fait très connu des "sportifs", l'essoufflement qu'engendre un exercice violent ; sur le muscle lui-même dont elle régularise et fortifie la contraction ; sur le système nerveux enfin, particulièrement docile et sensible à son action.

Cette action tonifiante sur le cœur, sur la fonction respiratoire, sur la fonction musculaire, sur le système nerveux, la caféine la communique naturellement au café, et l'on comprend pourquoi le café facilite l'accomplissement non seulement du travail musculaire, mais du travail cérébral, pourquoi il "défatigue", pourquoi il met un homme non entraîné dans les conditions d'un homme entraîné, et, chez ce dernier, ajoute son action à celle de l'entraînement ; pourquoi, enfin, il donne des ailes à la pensée, fouette l'intelligence et mérite vraiment le non qu'on lui donne de "boisson intellectuelle".

De là, on a conclu volontiers qu'une substance capable de permettre à un homme d'accomplir sans fatigue apparente et sans supplément de ration alimentaire un travail supérieur à celui que, toutes choses égales, d'ailleurs, il pourrait parfaire sans le secours de cette substance, était un aliment.

En réalité, la caféine, le café, loin d'être un aliment d'épargne, est un aliment d'usure, qui n'accroît le rendement de la machine humaine qu'en activant la consommation du combustible ; ce qui a permis de dire, très justement, que la caféine est à l'organisme ce qu'une petite quantité d'eau ou ce qu'un courant d'air est à un foyer en combustion.

Les faits, d'ailleurs, le prouvent. Des animaux, d'ailleurs bien nourris, mais soumis à l'influence de la caféine, maigrissent rapidement.

Une forte dose de café absorbée par une personne qui n'en a pas l'habitude est susceptible d'occasionner des accidents aigus, une véritable ivresse *caféique* bien comparable à l'ivresse alcoolique : la respiration s'accélère, le cœur bat plus vite, le pouls se précipite, puis se ralentit beaucoup ; la face est pâle, le regard brillant ; le front se couvre de sueurs ; on éprouve une étrange sensation de constriction thoracique ; des nausées surviennent suivies parfois de vomissements et de diarrhée, mal de tête, vertiges, bourdonnement d'oreilles, agitation, tremblement, titubation, vague délire complè-

tent la scène et l'analogie avec l'ivresse alcoolique.

La malaise ne dure guère et ne laisse comme souvenir qu'un peu de courbature, un peu de "mal aux cheveux".

Beaucoup plus fréquente est l'intoxication chronique par le café. Elle s'observe surtout en France, dans les régions du Nord et de Normandie, où le café est la boisson non seulement de tout les jours mais pour ainsi dire de chaque heure du jour.

Là encore la comparaison s'impose avec l'alcoolisme chronique : face pâle et amaigrie, aspect vieillot, regard inquiet, mobile, crampes, douleurs névralgiques, troubles digestifs, palpitations, faux pas du cœur, angoisse précordiale, essoufflement à la marche, à l'effort, bouffées de chaleur, vertiges.

Le caféisme chronique engendre encore bien d'autres malaises parmi lesquels il faut citer d'étranges prurits tenaces, agaçants, que ne soulagent que le grattage jusqu'au sang et qui siègent sur tout le corps, mais plus souvent aux bras, aux avant-bras, aux cuisses, aux jambes et aux épaules.

Le café a bien fini son rôle de "boisson intellectuelle" ; l'intelligence est lente, le malade est triste, déprimé, de caractère inconstant, il est touché jusque dans ses fonctions sexuelles, et la tare *caféinique* se retrouve jusque dans la descendance comme la tare alcoolique.

Donc, usons mais n'abusons pas du café. Aimons-le quand il est bon et parce qu'il est bon. Demandons-lui un peu de vigueur quand nous sommes las et que notre esprit sommeille, mais ne devenons pas esclaves de l'habitude.

Pour bien faire, il faudrait se mettre de temps en temps à la diète, volontairement, se tenir en main, savoir refuser à son gré une tasse même de bon café. C'est dur parfois. On risque quelques accidents si l'on est déjà bien pris par le mal : des vertiges, des maux de tête qu'une simple tasse de café ferait disparaître instantanément... mais il faut tenir bon.

Pour venir en aide aux malheureux intoxiqués, impuissants à se sevrer eux-mêmes, on a imaginé de débarrasser le café de la plus grande partie de sa caféine. C'est là un pis-aller indigne vraiment d'un amateur de bon café.

G. B.

[La Croix].

Science Ménagère

Pâtes alimentaires

RÔLE DES PÂTES DANS L'ALIMENTATION.— Les pâtes alimentaires, macaroni, vermicelle, pâtes d'Italie, semoule, etc., jouent un rôle de plus en plus important dans l'alimentation. Ce qui les rend particulièrement intéressantes dans le régime, c'est que ce sont des aliments riches en hydrates de carbone, des aliments combustibles, des producteurs de force et d'énergie.

Les pâtes alimentaires sont fabriquées avec de la farine de blé dur, plus riche en gluten.

LEUR UTILITÉ.— Ces plats de farine sont d'une grande ressource, en hiver surtout, alors que les légumes frais deviennent rares. Ils devraient entrer pour une plus large part dans l'alimentation journalière. Ils sont d'une digestion facile, d'un prix peu élevé. C'est principalement à la campagne, où les approvisionnements sont parfois difficiles, qu'on en sent mieux l'utilité.

Il faut se procurer des pâtes et des farines de premier choix. C'est la condition essentielle ; car avec des pâtes et des farines médiocres on ne peut obtenir qu'un résultat médiocre.

RÈGLES CONCERNANT LA CUISSON.— 1° Les macaronis, les nouilles et toutes les pâtes fraîches ou sèches doivent cuire à l'eau bouillante, salée, aromatisée.

2° Comme toutes les pâtes alimentaires renferment beaucoup d'amidon, elles doivent cuire longuement et dans une quantité d'eau assez forte pour permettre aux grains d'amidon de se gonfler, de faire éclater leurs cellules, afin d'être digérés plus facilement.

3° L'expérience apprend à mesurer la quantité d'eau ou de bouillon à employer pour que ces liquides soient presque complètement absorbés pendant la cuisson.

Pour que les pâtes alimentaires sèches deviennent moelleuses, il faut, après les avoir

laissées bouillir quelques minutes, les couvrir et les "faire pocher" à côté du feu pendant trois quarts d'heure, on les maintient ainsi dans une température voisine de l'ébullition, mais sans agiter le liquide.

En remplaçant l'eau par le bouillon, on obtient un aliment savoureux.

No 37.— PRÉPARATION-TYPE DES PÂTES ALIMENTAIRES

Elle est la même pour toutes, qu'il s'agisse de nouilles, de macaroni, de coquilles, etc...

1 tasse de pâtes	2 c. à table de beurre
2½ pintes d'eau	1 c. à table de sel.

I. Saler l'eau lorsqu'elle est bien bouillante, y jeter les pâtes et leur laisser reprendre l'ébullition, puis couvrir la casserole et "faire pocher" 20 à 30 minutes.

II. Les égoutter, les mettre à l'entrée du fourneau pour évaporer l'humidité qui est en excès ; ajouter un morceau de beurre frais ; bien secouer le tout sans remettre au feu et servir.

Le véritable assaisonnement du macaroni est le fromage. La proportion varie selon les goûts et peut aller jusqu'à la moitié. Un macaroni bien mélangé de fromage est un aliment aussi nourrissant que la meilleure viande.

No 38.— MACARONI AU GRATIN

1 tasse de macaroni	1½ tasse de lait
2½ pintes d'eau	2 c. à table de beurre.
½ lb fromage	1 c. à t. sel, poivre.

I. Cuire le macaroni à l'eau bouillante salée pendant 1 heure, au bain-marie.

II. Râper du fromage et faire chauffer un plat.

III. Égoutter le macaroni ; beurrer le plat, y disposer le macaroni et le fromage en couches

alternatives que l'on assaisonne chaque fois d'un peu de sel et de poivre, finir par une couche de fromage.

IV. Mouiller de bouillon ou de lait pour parer à l'évaporation, couvrir de quelques noisettes de beurre et faire cuire au fourneau.

V. Si on recouvre cette préparation de chapelure, on aura le macaroni au gratin ; si on ajoute du jambon finement haché, on obtient le macaroni au jambon.

No 39.— MACARONI A L'ITALIENNE

I. Faire cuire le macaroni à l'eau bouillante salée, l'égoutter et le mettre dans une casserole.

II. Verser dessus la préparation suivante :

10 ou 12 tomates ou	1 carotte
1 boîte de conserve	1 c. à thé de bicarbonate de soude
2 branches de persil ou de sarriette	1 c. à table de fécule de maïs
1 feuille de laurier	1-4 c. à thé sel, poivre rouge.
2 oignons.	

I. Couper ou écraser les tomates et émincer les oignons et les carottes.

II. Mettre le tout dans une casserole avec une feuille de laurier, persil, céleri, poivre rouge et sel ; mouiller d'une tasse de bouillon ou d'eau et laisser mijoter 1½ heure.

III. Tamiser la préparation, remettre sur le feu, lier avec une c. à table de fécule de maïs délayée dans un peu d'eau froide.

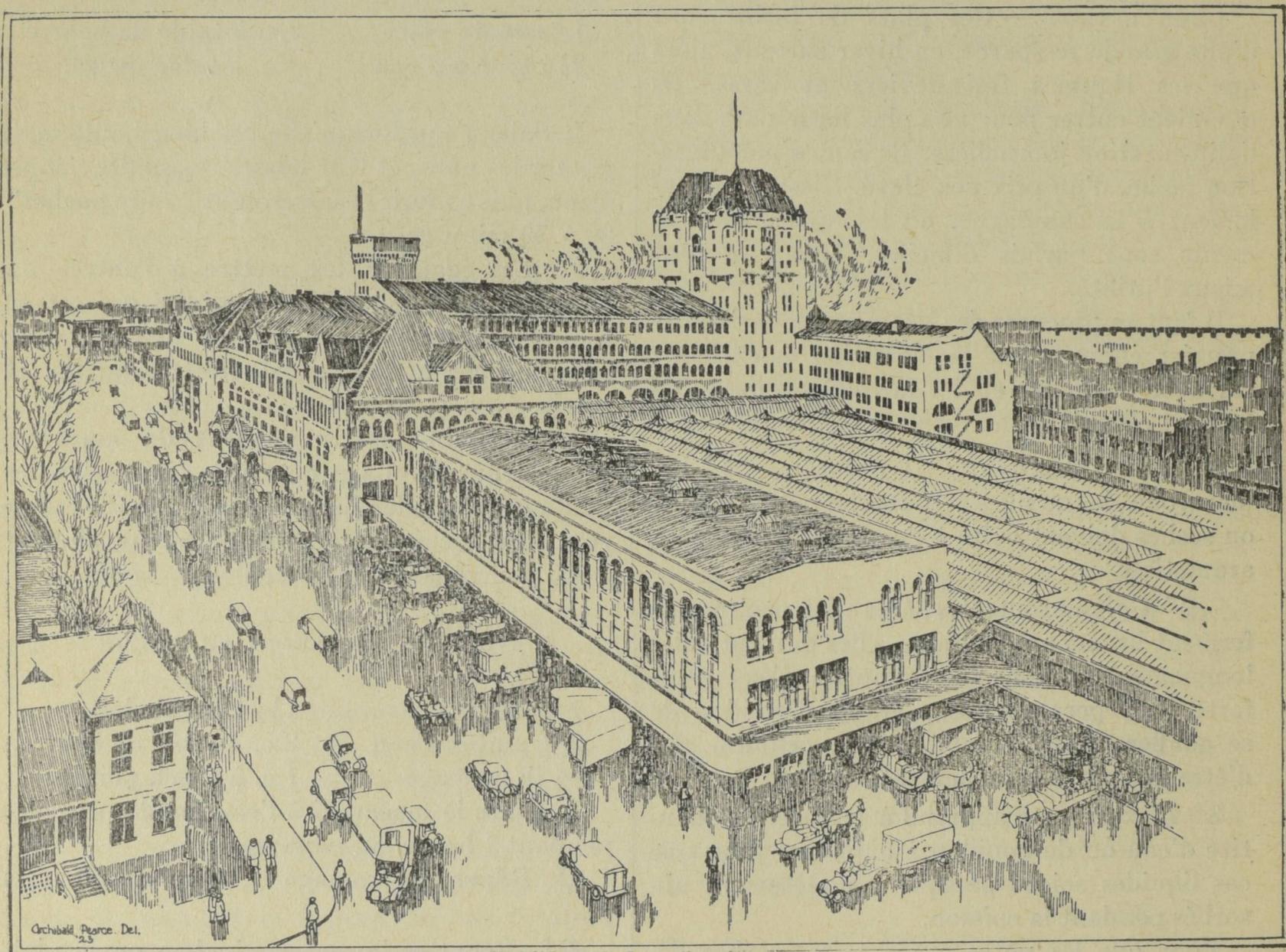
Au moment de servir ajouter une c. à table de beurre. Les nouilles s'accommodent comme le macaroni. Elles servent aussi à accompagner les viandes rôties. Dans ce cas on les cuit à l'eau bouillante salée ou au bouillon ; on les égoutte et on les arrose de jus de viande.

No 40.— MACARONI A L'ANGLAISE

I. Faire cuire le macaroni à l'eau bouillante salée ; l'égoutter et le mettre dans une casserole.

II. Ajouter du beurre, saler et servir avec une assiette de fromage râpé.

[*La Cuisine à l'Ecole primaire*].



LA GARE WINDSOR, A MONTRÉAL, telle qu'elle apparaîtra lorsque l'aile construite sur la rue Osborne sera terminée.

Coin de l'Ouvrier

Les assurances sociales

L'AFFAIRE DES EMPLOYEURS

L E problème des assurances sociales, dans certains pays, est devenu d'une actualité débordante. En France particulièrement, on l'étudie sérieusement et des spécialistes des divers groupements intéressés à ce qu'il soit résolu tâchent de lui trouver la meilleure solution.

Ce qui paraît généralement admis, c'est que l'assurance sociale est une nécessité. Maintenant comment la résoudre ? Deux projets généraux sont proposés : L'assurance par l'État et l'assurance par les employeurs.

M. Aimé Bouchayer, grand industriel dauphinois, traitait, au cours du printemps passé, de ce problème devant la Chambre de Commerce de Grenoble et y présentait un rapport que la Chambre fit sien.

Ce rapport tire d'abord les grandes lignes du projet d'assurance sociale par le gouvernement et fait de ce système projeté une critique très sévère.

* * *

“ Il est inique et mauvais, dit-il, pour la société même que des hommes, frappés par la maladie en plein travail, se trouvent brusquement abandonnés à eux-mêmes, sans ressources, et que le malheur s'étende à leurs femmes, à leur enfants. Il est inique qu'à la fin d'une vie laborieuse, l'ouvrier fatigué, usé, ne puisse jouir d'une modeste pension qui lui permette de finir tranquillement ses jours. Il est inique que l'ouvrier généreux et probe, père d'une famille nombreuse, ne puisse suffire à ses besoins, alors que l'ouvrier égoïste, qui a violé son devoir social en refusant au pays les enfants dont il a besoin, traité sur un pied d'égalité, peut s'offrir toutes facilités de vie.”

* * *

Il croit que l'Assurance sociale doit être obligatoire, sous le contrôle de l'État, mais non

gérée par lui. A l'appui de sa thèse il apporte le témoignage des patrons d'Alsace qui déclarent que le système d'assurance par le gouvernement se présente sous une forme irréalisable et extrêmement dangereuse, non seulement pour l'avenir économique du pays, mais encore pour le développement du progrès social.

Admettant que le problème est vaste, complexe et difficile à résoudre, il conseille d'y aller lentement, étape par étape ; c'est-à-dire d'organiser par métier et par région en tenant compte des coutumes et habitudes des populations et des besoins particuliers des métiers.

* * *

La conclusion de son travail est à retenir ; elle peut s'appliquer à une foule de problèmes intéressants également les patrons et les ouvriers.

“ Ce sont les employeurs, dit-il, qui peuvent faire, avec la compétence et l'économie nécessaires, la véritable assurance ouvrière . . .

“ C'est par la profession, c'est par le métier, c'est par la région qu'il faut instituer les assurances sociales ; mais comment ne pas voir que pareille conception postule de toute nécessité une organisation professionnelle préalable, et notamment une organisation patronale cohérente, ferme, solide et vraiment soucieuse de son devoir ?

“ Que les patrons s'unissent donc pour prendre la direction du mouvement car, s'ils ne le font pas, s'ils laissent faire l'État, ils sont perdus et nous voudrions ardemment que le patronat affirmât sa vitalité et prit conscience du rôle qui lui revient, à cette occasion, dans l'œuvre du salut du pays.

“ N'oublions pas qu'en qualité de chefs d'entreprises nous avons la responsabilité partielle de milliers de familles et de foyers pour qui la vie fut vraiment trop dure, dont l'habitation fut vraiment trop malsaine, dont le travail souvent était trop long et trop pénible, et la rétribution insuffisante. N'ayons pas peur

de voir les choses loyalement et de les bien regarder en face.

“ Si nous ne voulons pas de l'organisation par l'État, sachons résoudre le problème nous-mêmes, encore une fois, le problème demeure, et il est de ceux qui ne se laisseront pas éluder.”

* * *

C'est un industriel clairvoyant qui parle et ses conseils peuvent s'appliquer à plus d'une question. Il arrive trop souvent que, par notre négligence, nous obligeons l'État à s'emparer de fonctions qui en réalité ne lui appartiennent pas, et cela au grand détriment de tous. L'État souvent empiète sur un droit qui nous appartient, parce que nous n'avons pas su à temps remplir bravement notre devoir.

Thomas POULIN.

[*Le Travailleur*].

Qu'est-ce que produire

L'homme est impuissant à créer ; il ne peut rien faire de rien, il ne peut que transformer la matière par son intelligence ou par le travail de ses mains. De la matière organique il peut produire soit des œuvres d'utilité ou d'art, c'est ce qui constitue la production. Ainsi, par exemple, le métal que l'on retire du sein de la terre ne peut servir à rien tant qu'il est dans la terre ; il faut le travail de l'ingénieur et de l'ouvrier manuel pour l'extraire et extrait, il est encore nécessaire que le travail le transforme et ce travail c'est la production. Le blé en grain peut servir à la nourriture des bêtes mais pour le rendre utilisable, il faut le travail du meunier pour le moudre le bluter et le transformer en farine, et c'est encore le travail du boulanger qui le transforme en pain.

L'effort de l'homme est donc absolument nécessaire pour transformer la matière et l'adapter aux différents besoins de l'homme.

L'homme prend la matière inerte et par son travail, son intelligence, il transforme cette matière inerte en objets utiles et nécessaires à ses différents besoins.

Il en résulte que le principal agent de la production est le travail.

Pour les disciples de Marx, c'est l'ouvrier qui produit le travail total, c'est une erreur ;

car, ce n'est pas le travail de l'ouvrier, mais le travail de l'intelligence et sous le contrôle de la direction de l'organisation et il en a toujours été ainsi. Ce qui est le propre de l'industrie actuelle c'est la division plus âpre de l'intelligence et du travail.

Par cette division, le travail manuel et le travail intellectuel n'est plus exercé par la même personne. A ces éléments actifs de la production il est indispensable de mentionner un autre élément, qui comme moyen, joue un rôle dans la production.

Comment le capital va-t-il servir à la production ?

1° Le Capital permettra au producteur de vivre pendant le travail de la production et en attendant que ce travail soit vendu.

2° Le Capital permettra l'achat du matériel qui doit fonctionner pour faciliter le travail de l'ouvrier.

3° C'est le Capital qui permet d'acquérir la matière première nécessaire à la production.

La bonne organisation consiste dans l'entente ordonnée et juste de la production dans ses divers éléments et du capital et c'est pourquoi, il ne faut pas sacrifier l'homme au capital.

Le Capital s'il n'est pas un agent direct essentiel de la production n'en est pas moins le collaborateur, il est donc nécessaire de voir quelle part lui sera attribuée dans la réalisation de la production.

Le travailleur intellectuel ou manuel, est l'agent essentiel de la production ; il est donc nécessaire que le travail soit organisé de telle sorte que la production soit une source de richesse pour le travailleur ; en outre, le travail doit respecter la santé, la force, les besoins familiaux, moraux et sociaux qui sont la véritable richesse de la production.

Ces règles bien établies, si nous voulons avoir une influence salutaire sur nos camarades de travail, il faut que notre action repose essentiellement sur des principes sur lesquels doit s'établir toute l'action syndicale. Or, comme l'ouvrier isolé ne peut, avec l'organisation actuelle de la production, avoir la compétence voulue et la liberté nécessaire pour discuter et défendre ses intérêts personnels en même temps que les intérêts de la profession qui le fait vivre, il est nécessaire qu'à l'instar du patronat, il se groupe ; d'où nécessité du syndicat.

[*Le Messager Syndical*].

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JANVIER

MOT CARRÉ

C A R
A M I
R I Z

COQUILLES TYPOGRAPHIQUES

Les aigles ne s'amuse pas à prendre des mouches.

ANAGRAMME

Vapeur — pauvre — paveur.

ENIGME

Le poisson et l'hameçon.

RÉBUS NO 35

La vanité est l'écume de l'orgueil.

Mot à mot : La Vane — I té — ais — L'écu Me — 2 — L'orgue — œil.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Cécile Dorval, 250, rue d'Aiguillon, Québec ; Mlle Thérèse Dulac, St-Georges, Beauce ; M. Lionel Pelletier, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; M. J.-E. Monette, St-Philippe de Laprairie ; Mlles Albertine Parent et Lucienne Boucher, Couvent de Charlesbourg.

Ont trouvé les solutions justes : Mlle Estelle Dupuis, Embrun, Ont. ; Mlle Alexandra Parent, Couvent du Bon-Pasteur, Charlesbourg ; Mme V.-J. Rochefort, 516, rue Notre-Dame,

Manchester, N. H. ; M. Jules Pelletier, Rivière-du-Loup (en bas) ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; M. P. Caron, Ferme expérimentale, Ottawa ; Mile Evangéline Nézan, Breeze Hill, Ottawa.

Le sort a favorisé Mlles Alexandra Parent et Estelle Dupuis.

CONCOURS No 45

MOT DÉCROISSANT

Aux bêtes, aux fruits, à l'homme. — Ce que n'aime pas Sec — Article — Voyelle.

CHARADE

En mon un, s'il me fallait vivre,
J'y deviendrais pâle et défait.
Pour mon second, le compte est fait
Avec des pièces de gros cuivre.
En mon tout l'on se voit comme ivre
Tant de vertige en est l'effet.

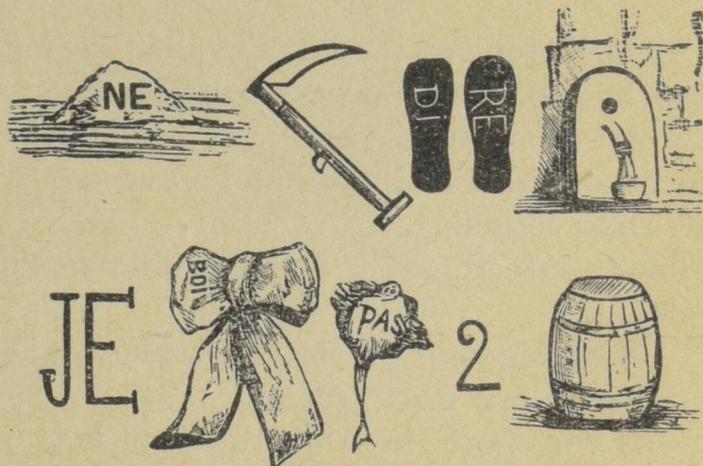
ENIGME

Je fus, suis et serai, voilà mon existence ;
Je triomphe de tout, aide de la constance ;
Je suis le seul remède aux maux les plus
[amers.
En me cherchant, lecteur, prends garde, tu
[me perds.

ANAGRAMME

Avec les mots joint, vin, toc, ce, former un seul mot.

REBUS NO 36



Quand on se couche tard

— Va-t-elle arriver, enfin ? . . .

Le patron était énervé ; sa montre à la main, il marchait fiévreusement de son bureau à la porte et de la porte à son bureau.

— Elle me fera manquer mon train !

Avant de partir pour voyage, Monsieur voulait écrire deux lettres urgentes, et sa secrétaire n'arrivait pas !

— Ah ! ces filles . . . ces filles . . . elle n'ont plus de conscience . . .

A ce moment, Mademoiselle entra. Ce fut une tempête ! Mais la secrétaire en avait subi d'autres ; car ce n'était pas la première fois qu'elle était en retard. Comme d'habitude, elle mit le tort sur les tramways.

— Vite, à votre machine ; et écrivez ; je suis pressé, nous réglerons cela plus tard.

Le dactylographe était rouillé ; on aurait juré qu'il avait mal dormi ! Les lettres ne remuaient pas ou se mêlaient. Monsieur avait beau parler lentement, la secrétaire ne pouvait le suivre.

— Mais, hâtez-vous donc ! Je n'ai que dix minutes.

Mademoiselle, se hâtait, mais sans aller plus vite. Ses doigts étaient engourdis, ses yeux voyaient double et triple ; il montait parfois à la gorge de formidables envies de bailler. Décidément, elle n'avait pas mieux dormi que sa machine !

La dictée finie, le patron mit sur la table quelques pièces d'argent.

— Voilà votre salaire, partez à l'instant ; je ne veux plus vous revoir.

Ce disant, Monsieur enfila son pardessus, prit sa canne et sauta dans la rue en allumant son cigare.

* * *

Alors, du fond du bureau, s'avance une femme d'âge mur, portant une brassée de documents.

— Je vous l'avais bien dit, Mademoiselle, que cela finirait mal, pourquoi n'avez-vous pas suivi mes conseils ?

Pour toute réponse, la jeune fille se mit à pleurer.

— N'auriez-vous pu vous lever plus tôt ?

— On ne m'a pas éveillée !

— Il vous faut vingt minutes pour le trajet ; vous êtes rentrée à neuf heures et demie ; cela

suppose que vous avez dormi au moins jusqu'à huit heures et demie !

— Je me suis levée à neuf heures !

— Vraiment, vous êtes déraisonnable !

— Ce n'est pas ma faute. Hier soir, j'avais de la visite ; je n'ai guère pu aller me coucher avant minuit ; et je suis venue sans déjeuner !

— Et vos parents laissent faire ? . . . Pauvres parents . . . quelle responsabilité . . . Dites-moi, mon enfant, la main sur le cœur, quel souvenir vous laissent ces veillées fréquentes, ces colloques sans fin ?

La jeune fille baissa les yeux : mais elle n'était pas d'humeur à subir un sermon.

— Vous êtes trop exigeante, Madame ; les jeunes filles ne peuvent rester toute leur vie dans une bouteille. Elles ont un avenir à préparer. Il faut qu'elles ouvrent les yeux pour voir et connaître !

— Je le sais, Mademoiselle, mais on peut voir en plein jour ; pas n'est besoin de longues nuits ni de lumière artificielle.

— Les soirs sont si courts, reprit la secrétaire et puis, on ne peut pas parler librement : il y a les parents, de jeunes frères, des sœurs qui vont encore à l'école. On n'est tranquille qu'après le départ de tout ce petit monde.

— Parler librement ! C'est pour parler librement que vous veillez si tard ? Et cela, non pas une fois, par exception, mais à chaque visite ? Tout à l'heure, quand je vous ai demandé quel souvenir vous laissaient ces colloques, vous avez rougi . . . je comprends pourquoi.

La jeune fille regretta d'en avoir trop dit.

— Madame, vous auriez tort d'exagérer ma pensée.

— Soyez sans crainte, Mademoiselle ; je n'exagère pas. Mais je sais que l'on brûle quand on s'expose au feu ; je sais que les parents qui laissent leurs enfants dans le danger auront un compte terrible à rendre. Dieu veuille qu'ils n'aient pas à pleurer dès ici-bas leur imprudence et leur lâcheté ! Vous voyez, du reste, que la Providence ne ferme pas complètement les yeux : vous me disiez, hier, que votre mère avait besoin de votre salaire pour vivre ; vivra-t-elle maintenant que vous n'aurez plus de salaire ?

— Pauvre mère ! . . .

— Malgré toute ma sympathie, je ne puis la plaindre. Si elle avait eu plus d'énergie, vous vous seriez toujours couchée à une heure

convenable, vous seriez toujours arrivée à temps, et vous n'auriez pas perdu votre place !

La pensée de la place perdue, le souvenir de sa mère, la prévision de la scène qui se passerait bientôt, quand elle annoncerait la foudroyante nouvelle, tout cela s'abattit sur le cerveau de la jeune fille. Ses yeux se mouillèrent de nouveau.

— Si du moins j'avais une santé robuste... je trouverais plus facilement une autre place ; mais je dois travailler assise, travailler peu et pas longtemps... pauvre mère !...

— Tout cela s'enchaîne, Mademoiselle, et vous auriez tort de vous plaindre sans reconnaître votre faute. Les longues veillées ruinent souvent l'âme, et n'épargnent jamais le corps. Vous vous couchez à des heures irrégulières ; vous dormez dans l'énerverment ; vous changez l'heure du lever tous les matins, souvent vous ne dormez pas suffisamment. Comment résisteriez-vous à ce surmenage ? Vous ruinez rapidement votre santé à un âge où vous devriez la solidifier ; vous la ruinez à jamais ! Pour reposer et refaire les forces le sommeil doit être "suffisant", "régulier" et "calme". C'est une règle qu'un médecin donna jadis à ma défunte mère (que Dieu ait son âme). A cette règle, je dus me soumettre tant que j'eus mes parents, même les soirs de visite. Je n'étais pas toujours de bonne humeur quand "il" devait partir et que je devais me coucher ; mais du moins j'avais la conscience en paix. Le lendemain, je me levais toute neuve ; la mauvaise humeur avait disparue. Si ma santé me permet aujourd'hui de gagner moi-même

ma vie, c'est parce que je ne gaspillai pas mes forces dans ma jeunesse.

Merci à mes parents qui firent leur devoir et m'apprirent à faire le mien.

La bonne dame devenait éloquente ! mais le discours n'était pas assez pratique au gré de la secrétaire.

— Madame vous avez toujours été bonne pour moi, ne pourriez-vous pas intercéder auprès de Monsieur X... ? je suis sûre qu'il vous écouterait : vous avez le secret de le gagner !

— Mon enfant, vous savez que j'ai déjà intercédé trois fois ; trois fois je l'ai gagné. De votre côté, vous m'avez promis trois fois de vous corriger, et trois fois vous avez manqué à votre parole.

Il se fit un pénible silence ; puis la jeune fille s'enhardit.

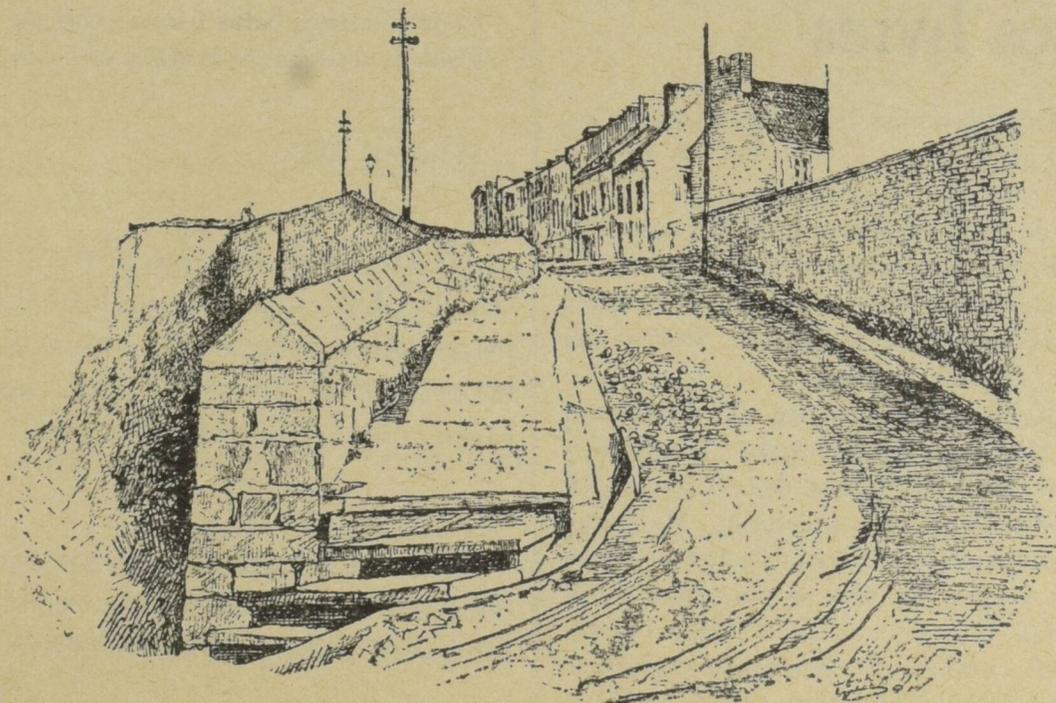
— Ayez pitié de ma pauvre mère !

— J'en ai eu pitié trois fois. Puisqu'elle n'a pas le courage de faire son devoir et de vous forcer à faire le vôtre, je ne puis prendre la responsabilité de...

— Au nom de votre mère, ayez pitié de la mienne !

La jeune fille venait de frapper juste. La dame baissa la tête, son visage s'assombrit, une grosse larme s'échappa

— J'intercéderai... mais que votre mère imite la mienne... et vous, n'oubliez pas qu'une jeune fille est punie justement quand elle gaspille sa vie et ruine son corps dans des veillées insensées !!



LE VIEUX QUÉBEC.— Côte Dambourges.

Sainte Bernadette?

BIENTÔT, espérons-le, nous pourrons donner à l'humble bergère Bernadette Soubirous, la voyante de Massabielle, le titre glorieux de Bienheureuse Bernadette ; et, un peu plus tard, celui de Sainte.

La *Croix* de Paris nous apprend que Mgr Chatelus, évêque de Nevers, de retour de Rome, donne à ses diocésains les bonnes nouvelles suivantes que nos lecteurs seront heureux d'apprendre :

“ Nous pouvons vous donner d'excellentes nouvelles de la cause de Bernadette, notre chère petite Vénérable. Cette cause est universellement sympathique et, partout, nous avons recueilli, à son sujet, les meilleurs témoignages. Bernadette est entraînée dans le sillage de la Vierge immaculée : sa cause est mondiale : le parfum de sa sainteté, jusqu'ici caché comme celui d'une petite fleur très humble, commence à embaumer suavement le monde entier ; nul doute que l'heure de la glorification sonnera, et peut-être sans tarder longtemps. Le Souverain Pontife lui-même a bien voulu nous dire que cette cause était au nombre de celles que la Sacrée Congrégation doit examiner officiellement, en 1923, au mois d'avril probablement ; il est même possible qu'elle soit l'objet d'un second examen, à la fin de la même année. Notre attente doit donc être pleine de confiance ; mais il faut prier beaucoup pour que nos espérances soient réalisées au plus tôt.”

Les livres

Les Frères-Mineurs Capucins, par le R. P. EUGÈNE DE SAINT-CHAMOND, O.M. Cap.

Le R. P. Eugène de Saint-Chamond, O.M.Cap., publiait récemment en France une petite brochure intitulée *Les Frères Mineurs Capucins*, avec préface de Georges Goyau, de l'Académie française. *L'Echo de St-François* vient d'en donner une édition canadienne.

Cette brochure se divise en trois parties : 1° Fondation de l'Ordre des Frères-Mineurs ; Les Réformes ; Les Frères-Mineurs Capucins. 2° L'établissement des Capucins en France. 3° L'histoire des Capucins au Canada. Mais que ces quelques pages sont substantielles ! C'est en résumé l'histoire d'une des branches les plus importantes de la famille franciscaine. Les Capucins sont, en effet, à l'heure actuelle plus de 10,000 membres. Et ils peuvent se glorifier d'avoir eu, dès le début de leur fondation, une fleur d'une

exquise beauté et du plus suave parfum séraphique, en saint Félix de Cantalice ; un des hommes les plus savants de son temps, en saint Laurent de Brindes ; un martyr en saint Fidèle de Sigmaringen, et plus tard un génie en même temps qu'un grand religieux et un grand français dans la personne du R. Pere Joseph du Tremblay, surnommé l'Éminence grise. Cette brochure sera une révélation pour plusieurs.

Ornée de nombreuses gravures, cette édition canadienne a vraiment bonne mine. Elle se vend 15 sous l'unité franco, \$1.25 la douzaine, à *L'Echo de St-François*, 1062, rue Wellington, Ottawa.

Cette brochure est à répandre. Sa diffusion ne manquera pas de susciter des vocations religieuses.

LYRISME

Mon âme est une lyre infiniment sonore
Que la nature met à son diapason.
Je vibre avec la joie éparse de l'aurore
Et le soir fait passer en moi tous ses frissons.

Je souffre avec le vent qui pleure dans les branches
Et le flot qui gémit sur le rivage amer.
J'entends tous les sanglots du saule ému qui penche
Au bord du lac altier son lourd feuillage vert.

Je sens toute l'ardeur des chauds rayons qui luisent
Pour féconder la terre et nous donner le pain.
Et je m'attriste avec les ombres qui conduisent
Leurs troupeaux éplorés au creux de nos chemins.

Je tressaille aux baisers que la brise légère
Donne aux fleurs des jardins, aux épis blonds des
[champs].
Je me prends à pleurer quand baisse la lumière
Et que le soleil sombre au gouffre du couchant.

Mais je suis impuissante O mon âme à décrire
Toute la profondeur de ce qui vous émeut.
Et je mourrai, hélas ! sans avoir pu traduire
Tout ce qui chante là dans ma cervelle en feu !

MILLICENT.

Montréal 1923.

La tristesse est une sorte d'incapacité spirituelle. Un homme mélancolique ne pourra jamais être autre chose qu'un convalescent dans la maison de Dieu. Il peut penser beaucoup à Dieu, mais il l'adore très peu.

Père FABER

Tout chrétien est un apôtre et si la forme change selon le sexe et la vocation, le fond demeure et l'obligation est générale.

Mgr GAY

FEUILLETON DE L'APOTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

6

— Je ne suis pas amateur de vieilleries, moi ! Je suis pratique, mon cher bon. Il y a de quoi attraper le spleen, entre ces murailles énormes, dans ces salles sombres et ces couloirs interminables ! Et si j'avais les nerfs sensibles, je ne pourrais trouver le sommeil en songeant aux terrifiantes légendes qui peuplent de squelettes les oubliettes et les souterrains et font apparaître, à l'heure fatidique de minuit, cent fantômes plus ou moins horifiques, celui du petit Ghislain, entre autres. C'est le dernier en date, et il y a bien quatre ou cinq domestiques qui l'ont vu.

Il éclata de rire, tandis qu'une ombre soudaine voilait le regard de sa mère.

— Venez, je vais vous montrer cela, si vous le voulez, reprit-il avec condescendance. Nous irons ensuite fumer un cigare dans le parc.

Ils commencèrent la visite par la plus grosse tour, au sommet de laquelle se trouvait une salle spacieuse, mal éclairée par une étroite fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer.

— Ceci a autrefois servi de prison, ainsi qu'en témoignent ces anneaux encore scellés dans la muraille, dit le baron. Je suppose qu'on mettait ici les coupables de qualité. On bien cette salle servait à enfermer les membres de la famille qui oseraient résister à la volonté du seigneur. Eh ! eh ! il y a des pages sanglantes dans l'histoire des ducs de Sailles !

Cette phrase, ou plutôt le ton de satisfaction avec laquelle Pieter la prononça, énerva inexplicablement Stanislas. Il riposta avec une ironie contenue.

— En ces temps lointains et barbares encore, la vie d'un être humain était en effet trop souvent traitée en quantité négligeable. Aujourd'hui, nos mœurs se sont adoucies, en apparence ; car si l'homme respecte davantage la vie de son semblable, il s'acharne plus que jamais à tuer les âmes. Mais ce crime moral passe généralement inaperçu du monde, car il est impossible de montrer à son sujet les cachots, les chaînes, toutes ces sombres horreurs d'un passé que nos déclamateurs modernes nous déclarent plongé dans le sang et dans la barbarie.

Pieter redressa sa petite taille pour toiser l'ingénieur.

— Vous préférez donc l'ancien temps au nouveau ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

— Je n'ai pas dit cela. Certes, notre temps présente sur autrefois de sérieux avantages, et je ne regrette

aucunement d'être né au XIX^e siècle plutôt qu'au XIII^e. Mais je ne suis pas de ceux qui dénigrent systématiquement, qui renient le passé, car, lentement, siècle par siècle, à travers des bouleversements dont le souvenir évoqué par l'histoire nous fait encore frémir, ce passé a préparé ce que nous appelons aujourd'hui, avec un orgueil un peu puéril, le progrès. Le progrès ! Voilà le mot d'ordre de notre jeune génération. Tout le reste, traditions, gloires du passé, grandes âmes d'autrefois, est annihilé à ses yeux, ou encore sert d'épouvantail aux agitateurs socialistes déclamant contre la tyrannie et les hontes des siècles morts.

— Bravo, mon cher ! s'écria Maurice en frappant sur l'épaule de l'ingénieur. Vous êtes tout à fait dans mes idées. Ce ne sont pas les vôtres, Pieter ?

Le baron haussa les épaules.

— Je ne m'occupe jamais des questions inutiles, répondit-il d'un ton maussade.

Il sortit de la salle, suivi des deux jeunes gens. Maurice, se penchant vers Stanislas, lui murmura à l'oreille :

— Voilà un homme que ses opinions n'embarrassent pas. De cette façon, il est dispensé de discuter — chose dont sa pauvre cervelle serait bien incapable.

La visite du château continua. De temps à autre, de singulières réminiscences saisissaient Stanislas, par exemple au seuil de la chambre du défunt duc, ou dans l'immense salle à manger. Oui, ces tapisseries magnifiques représentant des scènes bibliques ne lui étaient pas inconnues. Et ce portrait, en face de la porte, ce seigneur à la mine farouche et aux yeux sombres, n'avait-il pas hanté quelquefois son sommeil, autrefois ?...

— Il y avait dans les différents salons de nombreux portraits d'ancêtres, dit Pieter, tout en précédant ses hôtes dans le majestueux escalier. Ma mère en a fait enlever dernièrement plusieurs, prétendant qu'ils avaient besoin de réparations. Moi, je ne m'en étais pas aperçu.

— C'est dommage, certains de ces portraits très remarquables vous auraient intéressé, Monsieur Dugand, dit Maurice. Il est vrai que le peintre avait des modèles peu ordinaires, le type étant, chez les Mornelles, généralement superbe.

— Peuh ! fit le baron avec un mouvement d'épaules.

— Il préfère sans doute le sien ? murmura plaisamment Maurice en se penchant vers Stanislas, qui eut grand'peine à retenir un éclat de rire.

En haut de l'escalier, Pieter annonça :

— Je vais vous montrer mon appartement. Ce fut autrefois celui des ducs de Sailles.

Ils entrèrent dans une salle en forme de rotonde, et le baron, ouvrant une porte, dit d'un ton important :

— Voici ma chambre, la plus vaste, la plus somptueuse du château ; celle où vécurent à peu près tous les ducs de Sailles.

Stanislas s'arrêta sur le seuil. Quelle émotion bizarre l'étreignait soudain ! Ce lit immense, surmonté de la couronne ducal, ces énormes fauteuils armoriés, ces fenêtres aux vitraux superbes. Oui, tout ici évoquait en lui des souvenirs.

Son regard se dirigea vers la paroi de gauche. Il y avait là une porte ; et, avant de l'avoir vue, il "savait" qu'elle était là. Derrière cette porte close, il "voyait" une grande pièce longue, éclairée par des fenêtres à vitraux clairs. Dans cette pièce, un petit lit à colonnes fuselées, une table antique couverte d'albums et de gravures.

Pieter marchait vers cette porte, il l'ouvrit en annonçant :

— Mon cabinet de travail.

— Qui ne doit pas le voir deux fois dans l'année ! murmura l'irrévérencieux Maurice.

Stanislas s'avança, jeta un coup d'œil. C'était bien cela : la pièce beaucoup plus longue que large, les jolis vitraux clairs. Mais il n'y avait pas de lit ni de table. La chambre était meublée en riche cabinet de travail.

— Ah ! ça, que signifient ces obsessions ? pensa Stanislas, un peu inquiet.

— C'était ici qu'habitaient cette pauvre comtesse de Vaulan et son fils ? dit Maurice, qui était demeuré au milieu de la chambre voisine.

— Oui, le duc Renaud leur avait donné aussitôt cet appartement. Convenez que c'était un peu vexant de voir ces nouveaux venus installés comme des princes, tandis que ma mère et moi devions nous contenter d'un appartement ordinaire ! dit le baron d'un ton de ressentiment envieux.

— C'était assez naturel, me semble-t-il, déclara Maurice. Ces pièces devaient être naturellement habitées par des membres de la famille.

Le baron pinça violemment les lèvres, et Stanislas se rappela que Maurice lui avait dit un jour :

— Ce paon de Van Hottem, tout intéressé qu'il est, donnerait bien la moitié de sa fortune pour avoir le droit de porter le titre de duc de Sailles et de se dire descendant de cette illustre famille.

Étant donné cet amer regret, il était évident que la réflexion de M. d'Aubars ne lui avait pas plu.

Les trois jeunes gens revinrent vers la porte de la chambre. Comme Maurice s'arrêtait près le seuil pour examiner une peinture, Stanislas se retourna, il embrassa d'un long regard cette pièce immense.

Et soudain il vit, dans ce lit, une délicate figure entourée de cheveux blonds, de grands yeux doux et tendres qui le regardaient et l'appelaient.

— Maman !

Ce mot lui monta aux lèvres et y mourut. Mais l'impression avait été si forte qu'un frisson l'avait secoué.

— Décidément mes nerfs sont malades ! pensa-t-il.

Pieter condescendit encore à faire visiter à ses hôtes quelques pièces et la chapelle, curieuse construction d'un type archaïque où régnait une fraîcheur humide, puis il guida les jeunes gens à travers de sombres couloirs pour gagner le fumoir où il voulait offrir des cigares aux visiteurs.

— Dites donc, Pieter, si nous allions dans le parc, au lieu de rester enfermés ici par ce temps magnifique ? proposa Maurice.

— Si vous le voulez, répondit le baron.

Ils sortirent et s'engagèrent dans une allée. Après la mort du duc Renaud, Mme Van Hottem avait fait transformer le parc, fort négligé depuis plusieurs années. Une seule partie était demeurée intacte, car tout changement lui eût enlevé de son pittoresque quelque peu sauvage : c'était celle qui dominait le ravin et la carrière où Ghislain de Vaulan avait failli trouver la mort.

— Allons de ce côté, Pieter, dit Maurice. C'est le plus charmant endroit du parc.

— Chacun son avis !... Si j'avais été à même de donner mon opinion à l'époque où ma mère a fait exécuter des travaux par ici, je vous assure que cette partie-là aurait été arrangée comme les autres !

Maurice eut un dédaigneux plissement de lèvres et échangea avec Stanislas un coup d'œil qui signifiait assez clairement : Quel imbécile !

Par un sentier zigzaguant, au sol bosselé contre lequel grommelait le baron, les jeunes gens arrivèrent au bord du ravin. Lentement, en tirant quelques bouffées de leurs cigares, ils se dirigèrent vers la carrière.

Ce site un peu sauvage, Stanislas le connaissait. Il avait vu le semblable, dans un de ses voyages sans doute.

— Voilà cette fameuse carrière où reviennent de si effrayantes fantômes, au dire des bonnes gens de par ici ! s'écria gaiement Maurice.

Quelques secondes, Stanislas demeura immobile. Il voyait ce paysage couvert de neige, ce sol blanc aussi, et là, sur cet escarpement, deux fleurs superbes, deux roses de Noël d'une beauté unique. Il lui sembla soudain que le sol manquait sous ses pieds, il ferma involontairement les yeux.

En les rouvrant presque aussitôt, il vit devant lui le ravin éclairé par un clair soleil d'automne, et sous ses pieds le sol brun, couvert d'une herbe jaune. De fleurs, point dans ce lieu aride.

— Décidément, je suis halluciné ! songea-t-il, réellement inquiet.

— Cette carrière est dangereuse, Pieter, disait au même moment Maurice d'Aubars. Voyez comme les bords s'éboulent partout.

— Bah ! personne ne vient ici ! répliqua le baron avec insouciance. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun accident.

— Si, il y en eut un. Je ne sais qui m'a raconté que le petit Ghislain de Vaulan était tombé dans cette carrière et ne fut sauvé que par miracle.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Eh bien ! Monsieur Dugand, avez-vous envie de faire de même ?

Stanislas s'était approché du bord et se penchait pour voir le fond de la carrière.

— Il y a en effet de quoi se tuer sur le coup. L'enfant a été providentiellement protégé.

Tout en parlant, il se détournait vers Maurice et Pieter, et le reste de sa phrase mourut sur ses lèvres.

D'un étroit sentier débouchait une femme au teint brun, couverte d'une sorte de tunique aux couleurs vives. Cette femme, il la voyait depuis des années dans ses brèves et étranges visions, plus jeune, dépourvue de ces rides qui se croisaient sur son visage de statue bronzée, mais ayant comme celle-ci les mêmes prunelles brillantes, aiguës.

Et ces prunelles s'attachaient sur lui, fiévreusement, ardemment. En rencontrant le regard stupéfié du jeune homme, elles se détournèrent et la femme, d'un pas lent et souple comme celui d'un félin, s'enfonça dans le parc.

— Toujours la même, votre vieille Akelma, dit Maurice, qui ne s'était aucunement aperçu, pas plus que Pieter, de l'étrange émotion de Stanislas.

— Toujours. Un chien fidèle... Mais, dites donc, si nous quitions ces lieux sauvages ? Je pense qu'une tasse de thé nous attend au château.

Stanislas les suivit un peu comme en un rêve. Cent images confuses flottaient maintenant dans son cerveau. Au salon, il dut faire un prodigieux effort sur lui-même pour répondre sans trop de distraction aux questions de la baronne Van Hottem, sur sa famille, son enfance, sa jeunesse. La châtelaine semblait vraiment s'intéresser beaucoup à lui, ainsi que le constata Maurice, tandis qu'il reprenait avec l'ingénieur la route de Saint-Pierre.

— Et vous savez, ce n'est pas son habitude. En dehors de son Pieter — un bel oiseau pourtant ! — elle ne voit généralement rien.

— Très flatté, vraiment !

A l'entrée de Saint-Pierre, Maurice laissa l'ingénieur. Stanislas, distraitement, prit une ruelle bordée de pauvres maisons et se trouva tout à coup devant l'église.

C'était une construction fort ancienne, trapue et noire. Plusieurs fois déjà, Stanislas était passé devant, et elle ne lui avait inspiré qu'une banale impression de curiosité, due à son antique et très pauvre apparence.

Pourquoi donc, aujourd'hui, un sentiment imprécis s'éveillait-il en lui à la vue du vieux petit temple ?

Pourquoi, presque malgré lui, se dirigeait-il vers la porte et la franchissait-il pour la première fois ?

Derrière le chœur, on jouait de l'harmonium. C'étaient des doigts d'artiste, qui tiraient tout le parti possible du vieil instrument.

Stanislas s'avança dans l'étroite nef. Quels souvenirs éveillaient donc en lui ces colonnes presque frustes, cette voûte basse, cet autel fait d'une pierre sombre ?

Il s'approcha d'un enfoncement obscur. Là, se trouvait l'autel de la Vierge. Entre des bouquets de roses en papier, colorées et dorées, se dressait une vieille petite statue au type archaïque, aux couleurs passées.

— Notre-Dame de Consolation...

Pourquoi ces mots venaient-ils à ses lèvres ? Pourquoi, spontanément, donnait-il ce nom à cette statue, lui, l'incroyant qui ignorait tout du catholicisme ?

Pourquoi, tout à coup, des phrases jusque-là ignorées surgissaient-elles dans son esprit ?

— Je vous salue, Marie, Vous êtes bénie entre toutes les femmes.

En même temps, une silhouette s'estompait à genoux contre la balustrade, la même toujours, que Stanislas voyait parfois dans son rêve et qu'il appelait : Ma mère.

Il s'appuya à un pilier et plongea un instant son visage entre ses mains. Quelle étrange fantasmagorie le poursuivait aujourd'hui ? Que signifiaient ces réminiscences ? Avait-il donc, dans sa toute première enfance, reçu quelques principes chrétiens ? Et que voulaient dire les singuliers souvenirs qui l'avaient poursuivi pendant sa visite du château de Sailles ?

— Il faudra que je raconte tout cela à mon oncle, songea-t-il. Mais où le trouver ?

L'harmonium s'était tu depuis un instant, une ombre féminine traversait le chœur et, après une profonde genuflexion, s'engageait dans la petite nef.

Le cœur de Stanislas battit un peu plus fort en reconnaissant Noella.

Il se trouva sous le porche en même temps qu'elle. Elle répondit en souriant à son salut et lui tendit simplement la main.

— Vous êtes venu visiter cette pauvre vieille église, Monsieur ?

Sa voix frémissait un peu, et son regard exprimait une joie émue dont Stanislas comprit la raison. Loyalement, il voulut la détromper.

— Non, je n'y suis pas entré en visiteur, et pas davantage mû par la pensée de venir chercher là un peu de lumière. Si étrange que la chose vous paraisse, j'ai été poussé dans cette église par un sentiment encore inexplicable.

Et, devant le regard surpris de la jeune fille, il lui conta ses étranges impressions de l'après-midi.

— C'est bien singulier, en effet. Mais il y a de si bizarres effets nerveux ! En tout cas, votre oncle pourra vous éclairer.

— Oui, si je le revois !

— Quoi, toujours sans nouvelles ?

— C'est incroyable, n'est-ce pas ? Je deviens sérieusement inquiet. Et chez vous, Mademoiselle ?

Le doux visage de Noella s'assombrit.

— Je n'ai pas de bien bonnes nouvelles. Pierre est malade au Séminaire, maman se trouve très fatiguée, Vitaline aussi.

Une larme glissa sur sa joue pâlie. Mais déjà Noella s'était ressaisie, un sourire un peu tremblant paraissait sur ses lèvres.

— Je suis faible, parfois. Au revoir, Monsieur. Vous viendrez probablement à la fête de Rocherouge ?

— Peut-être. Si je ne suis pas trop pressé. Je me soucie assez peu des fêtes mondaines.

— Celle-ci ne sera pas cérémonieuse. Mon élève elle-même y assiste, ainsi que ses petites amies.

— Ah ! Mlle Marcelle y sera ? Je tâcherai de trouver un moment. Au revoir, Mademoiselle.

Il s'inclina profondément et s'éloigna en songeant :

— Si son élève y est, elle y sera aussi. J'irai.

VI

AUBE DE BONHEUR

Bien que l'on fût à la fin de novembre, la petite fête de Rocherouge, en raison de l'exceptionnelle douceur de température, avait lieu en partie dans le jardin.

Debout près de sa mère, Charlotte l'aidait à recevoir les invités. Elle était particulièrement aimable aujourd'hui, se sentant en beauté dans son élégante toilette blanche.

Une vieille dame, qui allait et venait à travers les groupes en bavardant beaucoup, s'approcha tout à coup de Mme de Ravines.

— Chère Madame, plusieurs de vos invités — et moi-même — se demandent qui est cette jeune personne si jolie, si finement distinguée, que nous voyons debout là-bas, près des amies de votre Marcelle.

— C'est l'institutrice de ma fille, Mlle des Landies...

Charlotte s'était brusquement détournée et avait jeté un rapide coup d'œil vers le fond du salon.

— Vous auriez pu, maman, vous dispenser de la faire venir, dit-elle d'un ton sec, où vibrerait une colère contenue. Marcelle se serait vraiment bien passé aujourd'hui de son institutrice !

En ce moment, Stanislas s'inclinait devant les maîtresses du logis. Charlotte rencontra son regard légèrement ironique, et, pinçant brusquement les lèvres, elle répondit, par une très courte inclination de tête, au salut correct et froid du jeune homme.

Stanislas n'en parut aucunement mortifié. Il s'en alla serrer la main de M. de Ravines et de Maurice, puis gagna le fond du salon pour saluer Noella.

Combien elle était charmante dans sa simple robe grise ! Et quel doux rayonnement dans son regard mélancolique lorsqu'elle l'avait vu s'incliner devant elle !

Là-bas, Charlotte multipliait ses grâces et ses sourires pour la baronne Van Hottem et Pieter, qui venaient d'apparaître. Mais son regard sourdement irrité se dirigeait sans cesse vers ce coin du salon où Stanislas, sa haute taille un peu courbée, causait avec Noella.

— Il me semble que votre ingénieur fait la cour à l'institutrice de votre fille, mon bon ami, dit quelqu'un à M. de Ravines.

— Mais je n'y vois pas d'inconvénients ! M. Dugand serait un gentil parti pour cette enfant,

réellement charmante et si sérieuse, comme lui, du reste. Je prêterais volontiers la main à un projet de mariage entre eux.

Une légère contraction passa sur le visage de Maurice qui se tenait debout près de son beau-père.

— Bah ! Pensez-vous que M. Dugand poussera le désintéressement jusqu'à s'embarrasser d'une femme pauvre et de sa famille ! dit-il avec une ironie forcée.

— Il est certain que, dans sa position, ce serait presque héroïque. Mais ce garçon-là m'a paru avoir des instincts très chevaleresques. Allons, voilà Charlotte qui ouvre le feu.

Mlle de Ravines, sur la demande de la baronne Van Hottem, venait de se mettre au piano. Elle joua fort brillamment un difficile morceau de concert. Deux autres musiciennes lui succédèrent, puis ce fut le tour de Stanislas, à qui M. de Ravines avait demandé d'apporter son violon.

— Je l'ai entendu l'autre jour à Eyrens, en passant près de son pavillon, et il m'a tellement charmé que j'ai voulu faire profiter nos hôtes de ce délicieux talent, dit aimablement le maître de la maison. Charlotte, est-ce toi qui accompagnes M. Dugand ?

La jeune fille, occupée à causer avec un châtelain du voisinage, feignit de n'avoir pas entendu. Mme de Ravines dit aussitôt :

— Mlle des Landies, si excellente musicienne, s'en acquittera mieux que personne... Maurice, veux-tu aller le lui demander ?

Quelques instants plus tard, Noella, au bras de M. d'Aubars, arrivait près du piano. Stanislas, s'inclinant vers elle, lui demanda :

— Voulez-vous que nous jouions cette berceuse que vous savez si bien accompagner ?

Elle fit un signe d'acquiescement et s'assit devant le piano. Charlotte, les traits durcis, s'éloigna un peu et prit place près de la baronne Van Hottem, dont le regard, comme magnétiquement attiré, se dirigeait sans cesse vers Stanislas.

— Je crois que Mme de Ravines vient de faire deux heureux, dit Pieter en prenant une chaise à côté de la jeune fille. L'ingénieur paraît fort satisfait d'être accompagné par cette petite institutrice, fort jolie, vraiment !

Une lueur dure passa dans les prunelles de Charlotte.

— Grand bien leur fasse ! Mais je doute que M. Dugand ait l'héroïsme de choisir une femme sans le sou.

— Hum ! C'est vrai, et après tout, cela m'importe peu ! dit le baron avec un dédaigneux mouvement d'épaules. Mais cet individu m'agace, je ne sais pourquoi.

— Moi aussi, murmura Charlotte entre ses dents.

Noella venait d'attaquer les premières mesures. Les sons du violon s'élevèrent très doux, très pénétrants. C'était un chant exquis où Stanislas semblait faire passer toute son âme à la fois énergique et délicate, forte et tendre. Noella l'accompagnait admirablement, elle paraissait s'identifier complètement au musicien. Et d'enthousiastes applaudissements saluèrent la fin du morceau. (à suivre)